ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE
direction Stéphane Braunschweig

Saison 2023-2024

Revue de presse

Oui

d'après **Thomas Bernhard**
adaptation et conception
Claude Duparfait et **Célie Pauthe**
mise en scène **Célie Pauthe**

24 mai – 15 juin 2024

Berthier 17e

Service de presse
Lydie Debièvre, Valentine Bacher
+ 33 1 44 85 40 73
presse@theatre-odeon.fr

ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE
direction
Stéphane Braunschweig

Radios / Vidéo

France Culture / Les Midis de Culture / Géraldine Mosna-Savoye, Nicolas Herbeaux
débat critique avec Marie Sorbier et Anna Sigalevitch
diffusion le lundi 27 mai

France Inter / Le Masque et la plume / Rebecca Manzoni
avec Laurent Goumarre, Vincent Josse, Fabienne Pascaud et Sandrine Blanchard
diffusion le dimanche 9 juin

M La Scène (chaîne YouTube) / Marie-Laure Barbaud
interview de Claude Duparfait
diffusion le lundi 10 juin

Presse écrite FRA

Le Monde

Edition : **24 mai 2024 P.21**
Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **2596000**

Journaliste : **JOËLLE GAYOT**

Nombre de mots : **997**

Mina Kavani et Claude Duparfait, au CDN Besançon Franche-Comté, en octobre 2023.
JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Promenade cruelle sous les yeux de Thomas Bernhard

A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, une adaptation puissante du roman « Oui », servie par l'interprétation du comédien Claude Duparfait

225497 - CISION 5682407600509

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Le Monde

Promenade cruelle sous les yeux de Thomas Bernhard

Edition : **24 mai 2024 P.21**

THÉÂTRE

Tout n'est que torsions et convulsions chez le comédien Claude Duparfait : bouche en biais, sourcil oblique, jambe désaxée. Pétrifié sur sa chaise avec, à ses pieds, un sac-poubelle et une bouteille d'eau, l'acteur n'interprète pas *Oui*, un roman écrit en 1978 (Gallimard, 1980) par Thomas Bernhard, il l'incorpore. Le verbe se fait chair : c'est l'essence même de l'incarnation. Le corps crispé de Duparfait est torturé par l'acidité des mots ingérés qu'il régurgite, le temps de ce spectacle râpeux mis en scène par Célie Pauthe, qui signe, avec l'acteur, l'adaptation pour le théâtre.

Les deux artistes partagent une même passion pour l'écrivain autrichien sur l'œuvre duquel ils ont déjà travaillé ensemble, en 2012, en portant à la scène le roman *Des arbres à abattre*. Ils savent l'un et l'autre que l'on ne s'aventure pas impunément sur les pas d'un homme connu pour ses furies, ses angoisses, ses exaltations, ses nerfs à vif, sa misanthropie et son incapacité absolue à composer avec les compromis.

Oui démarre par l'image saisissante d'un comédien possédé par la langue d'un auteur. Cette langue obsessionnelle passe et repasse par les mêmes scènes dans le but (illusoire) d'en circonscrire et fixer chaque détail. Mais, même maîtrisée par la boucle de ses ressassements, l'écriture n'échappe pas à ce qu'elle tente de dompter : la noirceur et la sauvagerie.

Mort programmée

C'est dans cet état que se trouve aussi le narrateur lorsqu'il se présente au public, englobant les spectateurs dans un *« vous et moi »* qui ne le réconforte qu'à peine. Sa première intervention est d'ailleurs l'exposé d'une parabole déprimante empruntée à Schopenhauer. Les porcs-épics, explique le philosophe, se réchauffent en se serrant mais, à trop s'étreindre, ils se piquent. Le ton est donné : personne ne sauve personne en ce bas monde. Sauf à y laisser sa peau. Voici le propos d'une représentation qui honore, haut la main, la nature viscéralement sincère et tragiquement lucide de Thomas Bernhard.

Ce narrateur, incarné par Claude Duparfait, est donc un homme qu'une femme a autrefois sauvé de la solitude, du désespoir et de la folie. Une Persane, condamnée par son époux à vivre dans une maison glaciale, sur un terrain humide, au bord d'un cimetière. Une étrangère – elle est née à Chiraz – rencontrée dans un *« bureau à classeurs »* notarial et en qui le héros va reconnaître son double. Avec elle, il marche longuement dans des forêts de mélèzes, dissertant de Schumann, qu'il vénère, et de Schopenhauer, qu'il adule.

Filmée par la caméra, Mina Kavani n'est pas présente en chair et en os, mais elle crève l'écran

Promenades bucoliques par temps clair ou sous la pluie battante. Confidences entre âmes sœurs qui s'allient. Et puis se désunissent. Tandis que l'homme se régénère au feu d'une communion des sensibilités, la femme chemine vers une mort programmée. Sa vie est derrière elle, elle l'a sacrifiée au Suisse qui vient de la quitter après lui avoir bâti une maison carcérale. Elle n'a plus rien à espérer ni du présent ni du futur. Ni même du narrateur. Pourrait-elle se tuer ? lui demande ce dernier. *« Oui »*, répond-elle. Plus tard, elle se jettera sous les roues d'un camion. Son compagnon de promenade n'a pas pu la sauver. L'a-t-il seulement voulu ?

L'apparition de la Persane dans la salle du théâtre se fait par le truchement d'un film tourné dans la forêt du mont Poupet, en Franche-Comté, près de Besançon, dont Célie Pauthe a quitté, fin 2023, le Centre dramatique national, et où a été créé *Oui*. Sous l'œil de la caméra, la comédienne iranienne Mina Kavani arpente les bois d'un pas vif ou mélancolique. Elle porte des bottes en caoutchouc, un chapeau sombre, et, sur ses épaules, ce manteau noir en peau de mouton que l'héroïne de la fiction, transie de froid, ne quitte jamais. L'actrice n'est pas présente en chair et en os, mais elle crève l'écran. Or, cet écran, disposé en fond de scène, est surdimensionné à dessein par la metteuse en scène.

Sa disproportion (une stratégie habile) souligne le paradoxe cruel de la situation : petitesse de l'homme et grandeur de la femme – la silhouette de Claude Duparfait se ratatine sur elle-même lorsque la vidéo le surplombe. La démesure des images est à la mesure de la culpabilité qui parasite le narrateur. Juste retour des choses, se dit-on, face aux remords de celui qui, après avoir pillé la vitalité d'une femme, a gardé pour lui sans vergogne ce goût de vivre qu'elle était en train de perdre.

Noyé dans une brume mortifère, le plateau descend lui aussi aux enfers et se transforme peu à peu en caveau. Claude Duparfait enfile le manteau noir en peau de mouton. Son corps s'effondre. Juste avant, il rappelle au public ce *« Oui »* qui annonçait le suicide. Et ajoute, perfide (ou bien désespéré) : *« Un beau titre. Non ? »* Personne ne rit. C'est au tour du spectateur de rester pétrifié sur son siège. A son tour de se débattre avec la rage qui le possède et n'est pas près de le laisser en paix après le saccage dont il vient d'être le témoin. Une femme est morte. La rage est telle que l'on en oublierait presque qu'il ne s'agit là que de théâtre. C'est dire si ce théâtre est corrosif. Donc actif. ■

JOËLLE GAYOT

***Oui**, d'après Thomas Bernhard. Adaptation et conception de Claude Duparfait et Célie Pauthe. Mise en scène de Célie Pauthe. A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6e, jusqu'au 15 juin.*

225497 - CISION 5682407600509

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Libération

Edition : **07 juin 2024 P.23**
Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **1029000**

Journaliste : **Philippe Lançon**
Nombre de mots : **938**

CULTURE

Aux Ateliers Berthier, oh que «Oui»!

Célie Pauthe et Claude Duparfait, impeccable comédien, adaptent avec bonheur le monologue féroce et drôle de l'Autrichien Thomas Bernard à l'Odéon.

Oui, c'est d'abord non. Dans ce long monologue écrit par l'écrivain autrichien Thomas Bernhard en 1978, seul un homme parle, mais il en embarque d'autres, une femme surtout, et tout le monde épelle son non à travers lui, flotte dedans faute de pouvoir dire oui. Tout le monde, sauf l'agent immobilier Moritz. Lui, il écoute. C'est le rôle de l'agent immobilier : écouter les névroses, les fantasmes, les solitudes des clients, pour les transformer en maisons. Mais Moritz n'est pas le narrateur. Le narrateur, un double de l'auteur en scientifique, s'est coupé de tout, de tous. Il ne travaille plus. Il ne lit plus Schopenhauer et n'écoute plus Schumann, ses passions, ses deux oui. Il est dévasté par la maladie, la dépression, horrifié par les habitants de cette contrée autrichienne perdue, isolée, brutale, hostile. Et il est venu chez Moritz pour vider son sac. Il commence à le faire quand apparaît un couple venu conclure l'achat d'un terrain froid, humide, toujours à l'ombre, au-delà du cimetière et de la forêt.

Pourquoi l'homme, le Suisse, veut-il construire dans cet endroit invivable ? Parce que *«leur vie à tous deux, c'est ainsi que le Suisse s'était exprimé, débouchait en cet endroit précis»*. Il a construit partout des centrales électriques, dans des contrées chaudes et riantes, et maintenant, *«de toute évidence, le Suisse avait conçu son domicile, qu'il appelait constamment son dernier domicile, exactement comme ses centrales, qu'il avait bâties aux quatre coins du monde. Quand on examinait le plan de plus près, on se trouvait en présence d'une quantité de pièces où l'on n'aurait voulu vivre à aucun prix, mais le Suisse était convaincu d'avoir dessiné la maison d'habitation idéale»*.

Cantate. Qu'il s'agisse du Suisse, de la tenancière de l'auberge, de cette campagne d'Autriche, le texte est une cantate, féroce et drôle, de la solitude négative. Il concentre le talent de Thomas Bernhard, Bach du désastre moral et mental autrichien : cet art du rabâchage et du contrepoint où les discours rapportés par une voix furieuse forment de petites phrases musicales qui reviennent et reviennent dans le flux d'une mélodie noire, avec de légères variations signifiant les changements de ton : les récits de Bernhard sont des règlements de comptes et des leçons de musique. Pour les faire vivre sur scène, le comédien doit être un musicien et un mime : intonation, débit, grimaces, gestes, tout doit être exagéré et retenu, plein de chagrin et de jeu. Claude Duparfait, qui a beaucoup incarné les personnages de Bernhard, est ce comédien. Aussi comique que désespéré, tranchant que subtil, sauvage que délicat, absent que présent. Même de face, il semble de profil : un oiseau humain qui plie une jambe, casse un poignet, tape sur une cuisse, pour mieux articuler et

225497 - CISION 5936017600504

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

désarticuler le texte selon des perspectives cassées, des angles aigus. Assis sur une chaise de jardin, entre une bouteille d'eau et un gros sac à vêtements, il désespère de tout et attend quelqu'un. Pour s'envoler, pour revivre, il en a besoin.

Et voilà l'autre grand personnage du texte, la jeune femme du Suisse: *«Une Persane native de Shiraz, comme je n'avais pas tardé à l'apprendre, un être qui me régénérait de fond en comble, et donc un partenaire de marche, de pensée, et donc de conversation et d'échanges philosophiques, qui me régénérait de fond en comble, et comme je n'en avais plus eu depuis des années et comme je n'aurais jamais imaginé qu'une femme puisse l'être avec moi.»* Avec elle, il va de nouveau aimer Schopenhauer, Schumann: vivre un trip d'adolescent. Il va respirer, travailler. Et il va pouvoir la tirer du désespoir jumeau où elle a plongé. Du moins veut-il le croire, ce gros malin.

Mélèzes. Dans le texte, la Persane n'existe et ne parle qu'à travers la voix du narrateur. A l'Odéon, jouée par l'actrice iranienne Mina Parvani, elle apparaît, mais uniquement filmée, avec lui, tandis qu'ils se promènent en hiver dans une forêt de mélèzes. Réciter du Schopenhauer sous la pluie, il faut le faire. Ils le font. Elle dit même quelques poèmes en persan. Pour éviter une heure et demie de monologue, Célie Pauthe a fait ce choix qui donne au personnage une présence fantomatique, comme dans le texte (fort bien coupé, réduit à l'essentiel): ni là, ni pas là. Pour une fois au théâtre, la vidéo n'est pas un gadget, même si les dialogues cassent la musique du texte. Cette histoire, naturellement, finira mal, très vite: *«Incroyable,* dit le narrateur, *la rapidité avec laquelle la meilleure relation, quand on lui demande plus qu'elle ne peut donner, se détériore et finit par se consumer entièrement.»* Il a pompé la Persane, et puis, saturé ou repus, il l'a abandonnée. Qu'elle le lui reproche ne peut le conduire qu'à une chose: écrire ce qu'ils ont vécu, comment elle a fini. *Oui* est le dernier mot du texte. C'est le *Oui* qu'elle dit à la mort, mais c'est lui qui l'écrit. *«Une belle fin, non?»* ajoute Claude Duparfait, mutin.

PHILIPPE LANÇON

OUI **d'après THOMAS BERNHARD. Adaptation et conception de CLAUDE DUPARFAIT et CÉLIE PAUTHE Mise en scène de CÉLIE PAUTHE au Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier (75017), jusqu'au 15 juin.**

Les récits de Bernhard sont des règlements de comptes et des leçons de musique. Pour les faire vivre sur scène, le comédien doit être un musicien et un mime.

225497 - CISION 5936017600504

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Télérama

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1967000**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

Edition : **Du 28 octobre au 03 novembre 2023 P.72**

Journalistes : **THOMAS BERNHARD**

Nombre de mots : **428**

SCÈNES

OUI

THÉÂTRE

THOMAS BERNHARD

Dans la forêt où il s'est isolé, un homme rencontre une fascinante étrangère. Intense adaptation d'un roman fiévreux de l'Autrichien Thomas Bernhard.

TTT

Assis de guingois sur un fauteuil de jardin, dans un pantalon de velours fauve, le comédien Claude Duparfait s'apprête à plonger une nouvelle fois dans l'univers de Thomas Bernhard (1931-1989). Une écriture qu'il connaît bien, qu'il respire même, lui qui a adapté ou interprété à plusieurs reprises l'œuvre de l'écrivain et dramaturge autrichien, de pièce de théâtre en monologue autobiographique. Cette fois, la metteuse en scène Célie Pauthe l'installe sur une scène vide, entre, d'un côté, une bouteille en verre et, de l'autre, un grand sac noir ouvert comme un gouffre.

Dans *Oui*, roman publié en 1978, Thomas Bernhard raconte avec un sens du suspense aussi haletant que désespérant la rencontre en Autriche entre un scientifique parti s'isoler en forêt et une fascinante femme étrangère. Née à Shiraz, « la Persane » (qu'incarne la talentueuse actrice d'origine iranienne Mina Kavani) s'est enfermée dans le mutisme pour échapper à l'emprise de son mari, dont le seul but est de lui construire une maison-prison sur le terrain le plus pentu et humide possible. Entre ces deux personnages solitaires, le premier regard a lieu chez Moritz, le seul ami du chercheur, capable de le sortir de son « *traquenard mental* ».

Le visage de Claude Duparfait se creuse lorsqu'il interprète, halluciné, ces angoisses dévorantes. Mais s'éclaire quand il évoque les promenades quotidiennes dans la forêt de mélèzes, au côté de cette femme passionnée par la musique du compositeur Robert Schumann et la philosophie d'Arthur Schopenhauer. Et tandis qu'il continue son récit, un film commence au fond de la scène, baignant le spectateur dans un décor de forêt automnale. Deux silhouettes y avancent lentement : la sienne, et celle de la Persane. Leurs pas rythment ce beau tableau vivant, et c'est alors à elle de confier ses tourments indémêlables. Entre le texte clinique de Thomas Bernhard – qui ausculte avec ironie et poésie les abysses névrotiques de la déréliction – et la puissance d'incarnation du comédien, épaulé par un film envoûtant, se joue une superbe et originale alchimie. Qui prendra à la fin, lors d'un geste fulgurant, tout son sens tragique.

– ***Emmanuelle Bouchez***

| 1h30 | Du 24 au 28 octobre, Théâtre national de Strasbourg, tél. : 03 88 24 88 24 ; du 24 mai au 15 juin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6e.

Devant le film de ses discussions avec « la Persane », un narrateur tour à tour halluciné et apaisé. Claude Duparfait, avec Mina Kavani.

LE BEL INDIFFÉRENT

MONOLOGUE

JEAN COCTEAU

T

Faire du *Bel Indifférent* de Jean Cocteau (1889-1963) une comédie musicale rock ? Pourquoi pas. Après tout le poig pour la Mais en le nerf gu, cet une an menso beau e sans fi

Et si le b

225497 - CISION 9657685600509

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LE FIGARO

Edition : **06 juin 2024 P.27**
Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **1794000**

Journaliste : **Anthony Palou**
Nombre de mots : **517**

Ne dites pas non à ce sublime « Oui »

Anthony Palou

Aux Ateliers Berthier, ce texte vertigineux de Thomas Bernhard met en scène un scientifique au bord du gouffre et une mystérieuse « Persane ».

On reconnaît immédiatement le style de Thomas Bernhard à cette phrase qui n'en finit pas et qui, tel le boa constricteur, *« consomme sa proie vivante qu'il capture en bloquant sa circulation sanguine dans ses replis »* (dit une notice Wikipédia). L'écrivain autrichien n'était pas du genre à resserrer sa syntaxe. À l'Odéon-Berthier, nous pouvons apprécier un sublime échantillon de cette prose envoûtante grâce à ce *Oui*, court récit tragique adapté et mis en scène par Célie Pauthe et interprété par Claude Duparfait. Ce comédien donne corps aux mots qui se font de plus en plus angoissants, ils vous enveloppent dans un curieux effroi. Duparfait endosse à la perfection la veste défraîchie du type qui n'est pas au mieux de sa forme.

Dépressif, au bord de *« la bascule »*, comme il dit pour ne pas dire *« suicide »*. Le narrateur, un scientifique, prépare une étude sur *« les anticorps dans la nature »*, lui qui semble ne pas en avoir beaucoup pour combattre les secousses de l'existence. Il est comme le porte-parole d'un monde naufragé. Claude Duparfait – qui aura parfois des intonations à la Michel Bouquet – entre sur scène un livre à la main, dit : *« Bonsoir. On pourrait peut-être commencer ensemble avec Schopenhauer, non ?... »* Alors, il s'assied, de biais, sur une chaise de jardin. À côté de lui, une bouteille d'eau et un sac de gravats. On ne saura ce qu'il y a dans ce sac qu'à la fin du spectacle.

Bien entendu, le spectateur entrera ou pas dans l'intense âpreté poétique du texte bernhardien. Le narrateur est donc un homme seul qui, comme tout homme seul, a besoin de parler, de raconter sa solitude. Il se confie à son meilleur ami (qu'on ne verra pas), un certain M. Moritz, agent immobilier. Nous sommes quelque part en Autriche. Entre un jour dans l'agence un architecte suisse spécialisé dans les centrales électriques. Il est accompagné d'une jeune et très belle femme dont on ne connaîtra pas le nom. On l'appelle « la Persane ».

Cette « étrangère » est interprétée par Mina Kavani, sublime. Elle apparaîtra, filmée dans son *« grand manteau noir en peau de mouton »*, sur grand écran, en fond de scène. Lors de ces séquences cinématographiques, nous suivons les balades en forêt du narrateur avec « la Persane ». Deux promeneurs solitaires qui échangent sur Schopenhauer et Schumann. La philosophie et la musique sont les deux faces d'un même phénomène : la recherche d'un salut. Leurs conversations les sauveront-ils ? Si chaque être est séparé des autres, la forêt de mélèzes rapproche les âmes qui s'ennuient. Nous avons l'impression que ces deux-là ont pressouffert. Ils sont toute l'humanité en attente. De quoi ? Thriller existentiel, *Oui* est un chant crépusculaire. « Oui, *c'est un beau titre, non ?* », murmure le comédien avant de s'éclipser. ■

***Oui*, au Théâtre Odéon-Berthier (Paris 17e), jusqu'au 15 juin. www.theatre-odeon.eu**

225497 - CISION 3028907600502

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

l'Humanité

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **349000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **23 octobre 2023 P.19**

Journalistes : **MARIE-JOSÉ SIRACH**

Nombre de mots : **578**

Dans une forêt de mélèzes sur les pas de Thomas Bernhard

THÉÂTRE Célie Pauthe met en scène *Oui*, du dramaturge autrichien. Un monologue intérieur fulgurant, interprété par Claude Duparfait, époustouflant.

Besançon (Doubs), envoyée spéciale.

Célie Pauthe s'était déjà aventurée en terres bernhardiennes avec Claude Duparfait. C'était il y a quelque temps, avec *Des arbres à abattre*, adaptation brillante d'un roman aussi cruel que jubilatoire. Cette fois-ci, la metteuse en scène, et encore directrice jusqu'en décembre du centre dramatique de Besançon, monte *Oui*, une nouvelle peu connue de Thomas Bernhard.

Dans un coin reculé d'Autriche où il a trouvé refuge fuyant les lumières de Vienne, un homme, qui a pour seul nom *« le narrateur »*, vit *« barricadé dans (sa) maison, dans (son) cachot de travail »* et ne fréquente qu'un vieil ami, Moritz, agent immobilier. Débarquent *« les Suisses »*, qui, à la surprise générale, achètent un terrain pentu, rongé d'humidité, réputé invendable. Un couple mystérieux. Surtout elle, *« la Persane »*, emmitouflée dans son manteau de mouton noir, belle femme mutique.

Étrange monologue que cette confession à cœur ouvert où le narrateur est à la fois conteur et observateur de son propre récit. Entre lui et la Persane, une relation magnétique va s'installer, un coup de foudre intellectuel. Ils ont en commun une passion pour Schumann et Schopenhauer, la poésie du grand poète persan Saadi. Ensemble, ils vont s'aventurer dans la forêt de mélèzes dans une quête spirituelle et nouer une relation complice, loin des conversations grossières du village. Mais c'est comme si ce chemin oscillait entre folie et suicide devant l'impossibilité d'être au monde, d'être de ce monde. L'écriture de Bernhard vous happe. Remettant sur le métier des interrogations existentialistes qui restent sans réponse, si ce n'est la mort, une mort précédée d'une lente agonie dont nous sommes les témoins impuissants, Thomas Bernhard provoque des déflagrations intimes à chaque endroit du récit.

PROMENADES MUSICALES ET PHILOSOPHIQUES

Claude Duparfait maîtrise à la perfection cette partition, laissant entendre la musicalité de cette langue aussi baroque que singulière. Seul sur le plateau avec, pour unique accessoire, un vieux fauteuil, il raconte ces promenades musicales et philosophiques, l'émerveillement puis l'éloignement, jusqu'à n'éprouver que de l'animosité, avec cette femme si troublante. On l'imagine errer dans la *« pièce aux livres »*, la *« pièce aux araignées »* ou la *« pièce aux classeurs »*, où s'amassent livres et notes prises au cours de toute une vie. Il nous fait éprouver dans notre chair l'humidité de cette campagne peu aimable, ce froid qui vous envahit et paralyse vos sens. C'est *« incroyable la rapidité avec laquelle une relation, quand on lui demande plus qu'elle ne peut donner, se détériore et finit par se consumer entièrement »*, dira-t-il. Duparfait rend perceptible la mauvaise conscience, puis ce sentiment de tristesse qui envahit son personnage, laissant des phrases en suspens, les ralentissant parfois pour que chaque mot nous atteigne.

La mise en scène de Célie Pauthe, fluide, épurée, épouse les méandres du récit. En ayant recours à des instants filmés dans les sous-bois où apparaît, alors, la Persane, interprétée par Mina Kavani, la metteuse en scène sublime cette partition poétique et l'éclaire, magistralement.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Créé au CDN de Besançon, le spectacle se joue du 24 au 28 octobre au TNS et du 24 mai 2024 au 15 juin à l'Odéon Paris 6e.

225497 - CISION 2807585600506

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

l'Humanité

Dans une forêt de mélèzes sur les pas de Thomas Bernhard

Edition : **23 octobre 2023 P.19**

Le recours à des instants filmés dans les sous-bois fait apparaître la Persane (Mina Kavani). Troublante et magistrale. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

225497 - CISION 2807585600506

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

TRANSFUGE

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **249666**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

Edition : **Octobre 2023 P.80**

Journalistes : **Hugues Le Tanneur**

Nombre de mots : **636**

SCÈNE CRITIQUE

« Un embrasement émotionnel absolu »

En adaptant au théâtre *Oui* de **Thomas Bernhard**, avec les acteurs Claude Duparfait et Mina Kavani, Célie Pauthe retrouve un de ses auteurs favoris.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUGUES LE TANNEUR

Comment est né ce projet d'adapter au théâtre *Oui* de Thomas Bernhard avec l'acteur Claude Duparfait déjà présent dans votre mise en scène du roman *Des arbres à abattre* en 2012 ?

Il y a deux ans, Claude m'a parlé de son désir de retravailler ensemble sur un texte de Thomas Bernhard. Il était d'abord tenté par *Béton*. Puis il a évoqué *Oui*. Et ça a été comme une déflagration parce que c'est un livre qui depuis que je l'ai découvert, il y a vingt-cinq, ans n'a cessé de me hanter. J'ai toujours gardé à l'esprit les images de cette femme, la Persane, et de cette maison de béton construite par son compagnon dans le but de l'y laisser mourir à petit feu ; comme un féminicide, mais par maison interposée. L'image de cette femme enfermée dans son caveau est restée gravée en moi. Après, en relisant le livre et en travaillant dessus on s'est rendu compte, Claude et moi, à quel point c'est le premier texte de Bernhard où il aborde de front la question du sauvetage par l'autre.

© IRINA LUBTCHANSKY

Il se passe quelque chose entre le narrateur et la Persane qui est presque de l'ordre de la relation amoureuse…

Il y a une intensité, une charge émotionnelle, je ne sais pas si on peut appeler ça de l'amour, parce que ce terme est problématique avec un écrivain comme Bernhard, mais ça y ressemble beaucoup. C'est d'autant plus intéressant qu'à ma première lecture du livre, ça ne m'avait pas autant frappée cette rencontre soudaine qui change radicalement l'état d'esprit du narrateur. Alors qu'il n'arrive plus à rien, enfermé dans ses angoisses et sa dépression, voilà qu'il reprend goût à la vie. C'est particulièrement beau cet embrasement insensé, cette relation qui s'établit puissamment entre deux êtres pour finalement s'éteindre presque aussi rapidement qu'elle s'est nouée.

Comment avez-vous choisi de traiter le personnage de la Persane qui dans le récit n'apparaît qu'à travers le regard du narrateur ?

Il y a deux où trois choses qui nous ont mis sur une piste. D'abord le fait qu'il l'appelle la Persane. Allusion à ses origines iraniennes, bien sûr. Mais aussi au fait qu'ils se promènent toujours au même endroit dans une forêt de mélèzes et parlent de musique, de philosophie, d'esthétique, nouant à travers leurs dialogues une complicité, une chaleur intellectuelle, une joie de l'esprit d'un niveau tel que ni l'un ni l'autre imaginait qu'une telle qualité de communication entre deux êtres puisse exister. Nous avons choisi de filmer leurs promenades dans une forêt près de Besançon avec dans le rôle de la Persane l'actrice iranienne Mina Kavani.

Comment vous y être-vous pris pour transposer à la scène l'écriture de Thomas Bernhard qui requiert une respiration particulière pas toujours facile pour les acteurs ?

Je ne connais pas d'acteur capable comme Claude Duparfait de faire entendre sur scène l'intelligence de Bernhard. La phrase est folle chez Bernhard avec ses mouvements à la fois amples, tendus et intempestifs. On est très attentifs à la façon dont incessamment les thèmes apparaissent, disparaissent, reviennent, ce ressassement. L'idée, c'est de montrer cet homme, le narrateur, qui se débat avec un souvenir obsédant, un tourment dont il n'arrive pas se débarrasser. Alors à chaque représentation, il essaie à nouveau de s'en libérer.

OUI
d'après Thomas Berhnard, adaptation et conception Claude Duparfait et Célie Pauthe, CDN de Besançon, du 17 au 21 octobre, Théâtre National de Strasbourg, du 24 au 28 octobre, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 24 au mai au 15 juin

225497 - CISION 4168075600504

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Le Canard enchaîné

Edition : **29 mai 2024 P.7**

Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **N.C.**

Journaliste : **J.-L. P.**

Nombre de mots : **176**

Oui

C'EST L'HISTOIRE d'un homme sauvé par une femme mais qui ne la sauve pas. Du pur Thomas Bernhard. Implacable, cruel. Plateau nu, avec juste une chaise et un grand sac. Et cet homme (Claude Duparfait, grandiose, comme toujours). Hanté, égaré, fou peut-être. Longuement, il raconte.

Il était cet homme emmuré, en panne, « enhiberné ». Même la musique de Schumann ne lui faisait plus rien. Et voilà que cette étrangère (Mina Kavani) arrive au village. Perdue autant que lui. On ne la verra, elle, que sur écran, sur le mur du fond, se promenant avec lui en forêt, parmi les mélèzes. Il retrouve goût à la vie. Pas elle… Voilà longtemps que Duparfait chemine en compagnie de Bernhard. La metteuse en scène Célie Pauthe aussi. Ensemble, ils ont concocté cette adaptation de son roman « Oui » (Gallimard, 1980). C'est éprouvant, drôle parfois, ambigu, d'un noir éblouissant. A qui n'avons-nous pas pu (su? voulu?) tendre la main?

J.-L. P.

● Aux Ateliers Berthier, Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, jusqu'au 15/6.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

l'Humanité

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **349000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **11 septembre 2023 P.22**

Journalistes : **JEAN-PIERRE LÉONARDINI**

Nombre de mots : **424**

LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Des réflexions sur l'interdit

Le numéro 74/75 de la revue *UBU (Scènes d'Europe)*, qu'anime avec talent et ferveur Chantal Boiron, a pour thème « Les artistes face à l'interdit » (1). Elle ajoute, dans son éditorial, la transgression et la censure. Cela s'ouvre, hors cadre, par un texte de Daria Badior sur « Le théâtre ukrainien pendant la guerre totale », puis Chantal Boiron, précisant sa pensée, rappelle que *« chaque époque, chaque société génère ses interdits »*. Suit un entretien de haute volée, conduit par Odile Quirot, avec l'actrice d'élite Valérie Dréville. Forte de multiples expériences à hauts risques – sur lesquelles elle revient en détail – celle-ci peut à bon droit affirmer que *« l'exercice de la liberté a un prix »*.

Répondant aux questions de Chantal Boiron sur l'essence de son projet artistique, Tiago Rodrigues, directeur du Festival d'Avignon, apparaît bien gêné aux entournures. Il y a de quoi, dès lors qu'il s'agit de l'annulation, par la Comédie de Genève, à trois jours de la création, du spectacle *les Émigrants*, du maître polonais Krystian Lupa, qu'il a remplacé au pied levé, à Avignon, par une sienne mise en scène, également produite par ladite Comédie de Genève. Maïa Bouteillet interroge la comédienne iranienne en exil, Mina Kavani, à voir cette saison à l'Odéon dans *Oui*, adaptation d'un roman de Thomas Bernhard dans une réalisation de Célie Pauthe, et c'est au tour du metteur en scène Gurshad Shaheman (son spectacle *les Forteresses* tourne abondamment) de mettre son cœur à nu.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

l'Humanité

Des réflexions sur l'interdit

Edition : **11 septembre 2023 P.22**

L'artiste queer Vanasay Khamphommala, avant son départ pour le Laos, précise à Anaïs Heluin le sens profond de *la Voix de ma grand-mère*, spectacle à venir. Chantal Boiron donne successivement la parole au metteur en scène polonais Jakub Skrzywanek (il voit le théâtre comme *« un lieu protégé où il est possible de briser des tabous »*) et à l'auteur kosovar de langue albanaise Jeton Neziraj, qui ne redoute pas l'humour noir et dont est publiée une courte pièce, intitulée *a.y.l.a.n.* Jean-Pierre Thibaudat rend hommage à François Tanguy et revient sur *l'Empédocle*, d'Hölderlin, régi par Bernard Sobel. Il y a le si beau texte de Michel Vinaver, dans lequel il comparait Lucien Attoun au dieu Hermès. Gilles Costaz évoque Georges Banu. Il est aussi question de Matthias Langhoff, de Milo Rau, de Simon McBurney, du Festival TransAmériques de Montréal et, pour finir, Karim Haouadeg traite de livres sur le théâtre. ■

(1) *UBU (Scènes d'Europe)*, revue bilingue français-anglais, 2e semestre 2023, 15 euros.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LA TERRASSE

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **781611**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

Edition : **Octobre 2023 P.29**

Journalistes : **Anaïs Heluin**

Nombre de mots : **262**

Oui

Entre la metteure en scène Célie Pauthe et le comédien Claude Duparfait, le verbe de Thomas Bernhard joue un rôle central. Ils se retrouvent pour *Oui*, adaptation du court roman éponyme de leur écrivain fétiche.

© Irina Lubtchansky

Claude Duparfait et Mina Kavani.

Qui se frotte à l'écriture de Thomas Bernhard souvent y revient. Ainsi Célie Pauthe et Claude Duparfait, qui créent ensemble en 2011 *Des arbres à abattre*, se retrouvent-ils aujourd'hui autour d'un autre texte de l'écrivain autrichien, *Oui*. Entre temps, chacun a poursuivi de son côté son chemin bernhardien. C'est donc avec un sens aigu de l'écriture vertigineuse de l'auteur que les deux se lancent dans l'adaptation du court roman paru en 1978. Traversé par « *l'éreintement, ou plutôt l'intranquillité* » de l'univers de Berhnard, le comédien déploie seul en scène une intrigue aux accents policiers. Il y joue le rôle du narrateur, un homme enfermé dans sa misanthropie, qui dans un village perdu de Haute-Autriche rencontre une autre solitude : une femme, la « Persane », incarnée à l'image par Mina Kavani. Une fois la relation derrière lui, l'homme se souvient des promenades partagées. Il interroge les traces qu'elles ont laissées en lui...

Anaïs Heluin

Centre Dramatique National de Besançon Franche-Comté, Avenue Édouard Droz, Esplanade Jean-Luc Lagarce, 25000 Besançon. Du 17 au 21 octobre 2023, les 17 et 18 à 20h, les 19 et 20 à 19h, le 21 à 18h. Tel : 03 81 88 55 11. cdn-besancon.fr. Également du 24 au 28 octobre au **Théâtre National de Strasbourg**, du 24 mai au 15 juin 2024 au **Théâtre de l'Odéon**.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

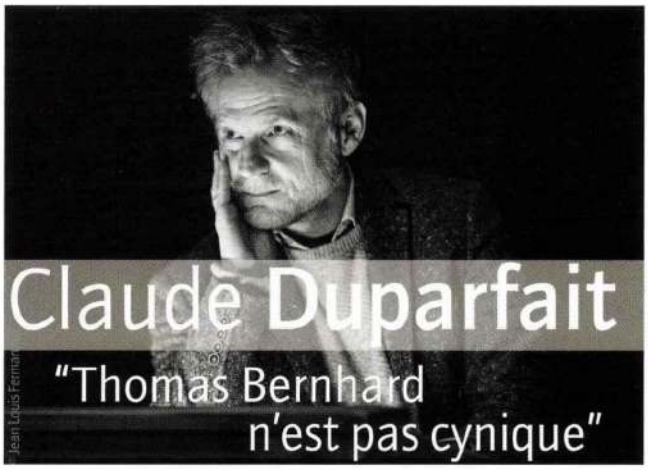
THEATRAL MAGAZINE

Edition : **Mai - juin 2024 P.41**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Bimestrielle**
Audience : **7000**

Journaliste : **Jean-François Mondot**
Nombre de mots : **528**

OUI
Odéon - Ateliers Berthier – Paris

à partir du 24 Mai



Claude Duparfait
"Thomas Bernhard n'est pas cynique"

Claude Duparfait et la metteuse en scène Célie Pauthe sont des inconditionnels de l'œuvre de Thomas Bernhard. Après *Des arbres à abattre* (2013), ils adaptent ***Oui***, un récit qui occupe une place très particulière dans les écrits de l'auteur autrichien.

Théâtral magazine : En quoi ce récit nous montre-t-il un Thomas Bernhard différent ?

Claude Duparfait : Ce récit est à part ne serait-ce que par sa brièveté. Et puis par le ton, bien loin de sa distance et de son mordant habituel. On voit s'esquisser quelque chose de sentimental entre le narrateur et le personnage féminin qu'il surnomme *"la persane"*, comme une histoire d'amour, même si le mot n'est jamais prononcé. Un lien se tisse entre eux, qui passe d'abord par une communauté intellectuelle, puis évolue vers quelque chose de plus profond.
La forêt est le cadre de cette relation. C'est là qu'ils se retrouvent. Tous les deux sont dans un moment extrême de fragilité, de désespoir. Le narrateur a l'impression de rencontrer son double. On voit ici la palette plus sensible de Thomas Bernhard, au-delà de sa misanthropie.

Comment faire apparaître cette forêt sur scène ?

On a fait émerger la forêt par l'image. Des séquences filmées sont projetées derrière moi, avec lesquelles j'interagis extrêmement peu. La persane (interprétée par Mina Kavani) apparaît également dans ces séquences. On l'entend parler. Nous avons voulu, avec Célie Pauthe, que la langue persane soit présente dans la pièce à travers ces films qui interviennent comme des flashs, des éclairs.

Même si le ton de ce récit est différent, le narrateur est typiquement bernhardien…

Oui, le narrateur est un double de Bernhard, qui se trouve dans une situation de solitude et d'impasse sur le plan de son travail. Isolé, il n'a plus de contact avec personne. Il sent qu'il est en train de se dessécher, de devenir *"mort à Chopin, mort à Schopenhauer"* comme il le dit lui-même. On retrouve ce dilemme, récurrent chez lui, de savoir jusqu'à quel point on peut s'isoler du monde. Il est déchiré entre l'envie de fuir ce monde effrayant, et l'impossibilité de se retirer totalement, car sinon on meurt.

Thomas Bernhard, dans ce récit, n'est pas du tout cynique…

Je pense qu'il ne l'est pas dans son œuvre en général. C'est un cliché un peu facile qui lui est systématiquement associé. Pour moi Thomas Bernhard n'est pas cynique. Il brûle tellement de l'intérieur qu'il ne peut pas l'être. En revanche, il peut être mordant, ironique, mélancolique, colérique. **Les cyniques sont ceux qui s'accommodent de la réalité et ne se mettent pas en colère. J'aime chez Thomas Bernhard cet état d'intranquillité dans lequel il est, et qu'il me communique.** Je le vois comme un Alceste d'aujourd'hui, mais un Alceste nourri de Montaigne. C'est ce qui le rend à mes yeux tellement humain…

Propos recueillis par Jean-François Mondot

■ *Oui, de Thomas Bernhard, adaptation Claude Duparfait et Célie Pauthe, mise en scène Célie Pauthe, avec Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani. Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 24/05 au 15/06*

225497 - CISION 5137786600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Télérama Sortir

Edition : **Du 29 mai au 04 juin 2024**
P.20
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **F.B.**
Nombre de mots : **189**

Oui

De Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe. Durée : 1h30. Jusqu'au 15 juin, 20h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17e, 01 44 85 40 40. (8-36 €).

TTT Dans *Oui*, roman publié en 1978, l'écrivain autrichien Thomas Bernhard raconte la rencontre qui aurait pu être salvatrice entre un scientifique isolé au milieu des bois et une femme fascinante, « la Persane », venue d'une terre étrangère. Enfermée dans le mutisme, celle-ci résiste à l'emprise du Suisse, son époux architecte, dont le seul but est de lui construire une « *maison-tombeau* ». Sur fond de scène, l'image d'une forêt automnale apparaît peu à peu. Deux silhouettes y avancent lentement : le narrateur (Claude Duparfait, intense, qui continue de parler en scène) et la promeneuse, interprétée par Mina Kavani (talentueuse actrice d'origine iranienne), que l'on ne verra que dans ce film projeté. Entre le texte clinique de Bernhard auscultant, non sans ironie et poésie, les abysses névrotiques de la déréliction, et toute la puissance d'incarnation d'un acteur épaulé par un film envoûtant, Célie Pauthe réussit là une superbe alchimie. – ***E.B.***

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LA TERRASSE

Edition : **Mai 2024 P.10-11**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Mensuelle**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **Éric Demey**
Nombre de mots : **526**

Entretien / Célie Pauthe

Oui

ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE / D'APRÈS LE TEXTE DE **THOMAS BERNHARD** / MISE EN SCÈNE **CÉLIE PAUTHE**

Après *Des arbres à abattre*, Célie Pauthe et Claude Duparfait renouent avec Thomas Bernhard via l'adaptation d'un court roman, *Oui*, au cœur des thématiques de l'auteur autrichien.

Vous vous êtes tournée vers un roman plutôt méconnu de Thomas Bernhard, pourquoi ?
Célie Pauthe : Depuis que j'ai découvert l'œuvre de Thomas Bernhard, il y a presque 30 ans, *Oui* est un roman qui m'a d'abord bouleversée, puis hantée. Claude Duparfait est revenu vers moi il y a 2 ans - on avait adapté ensemble *Des arbres à abattre* - car Thomas Bernhard est un auteur qui nous a toute notre vie accompagnés l'un et l'autre, et il m'a proposé d'y retourner avec ce roman.

Pourquoi ce roman est-il si marquant ?
C.P. : Tout d'abord, parce que c'est un roman coup de poing. Mais aussi parce qu'en le rouvrant toutes ces années après, je me suis rendu compte qu'il va très loin sur cette question que Bernhard appelle l'être vital : comment on peut sauver l'autre, ou être sauvé par l'autre, comment une rencontre peut rendre une vie respirable. Comme souvent avec Bernhard, on a un narrateur misanthrope qui vit reclus dans une maison entourée d'une forêt en Haute Autriche. Il traverse une des plus graves crises de son existence qui le menace de folie quand arrive cette femme qu'il appelle la Persane.

Qui est cette femme ?
C.P. : Le roman démarre comme un thriller existentiel. Un couple suisse vient acheter un terrain réputé invendable, situé à côté d'un cimetière et marécageux. Elle est d'origine

La Terrasse, le journal de référence des arts vivants en France

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

© Ishaq Ali Anis

Célie Pauthe met en scène *Oui* de Thomas Bernhard.

iranienne. Lui est constructeur de centrales électriques. Le narrateur voit immédiatement en elle un être rare, un être artistique, d'une sensibilité extrême. Ils vont se donner rendez-vous pour des balades en forêt, d'abord silencieuses, puis lors desquelles ils vont converser sur l'Art, Schumann, Schopenhauer... Ils vont se reconnaître l'un dans l'autre. Mais que faire lorsque deux grands blessés de la vie essayent de mettre leurs blessures en commun ?

« Ce roman va très loin sur cette question que Bernhard appelle l'être vital : comment on peut sauver l'autre, ou être sauvé par l'autre. »

Quelles difficultés cette adaptation a-t-elle posées ?

C.P. : Ce roman est inspiré d'une histoire vécue par Bernhard. C'est un requiem pour la Persane, un véritable tombeau poétique. Mais nous avons voulu faire vivre cette femme en dehors du prisme de la vision du narrateur/auteur. Nous avons donc décidé de filmer ces balades et Mina Kavani a nourri ce personnage, l'incarne à l'image et a inspiré ses répliques, notamment par l'entremise des écrits de la poétesse iranienne Forough Farrokhzad.

Propos recueillis par Éric Demey

Odéon Théâtre de l'Europe, Place de l'Odéon, 75006 Paris. Du 24 mai au 15 juin, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15, relâche le lundi. Tel : 01 44 85 40 40.

Partenariats, contactez-nous / 01 53 02 06 60 ou la.terrasse@wanadoo.fr

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Télérama Sortir

Edition : **Du 05 au 11 juin 2024 P.21**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **E.B.**
Nombre de mots : **189**

Théâtre

Oui

D'après Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe.
Durée : 1h30. Jusqu'au 15 juin, 20h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17e, 01 44 85 40 40. (8-36€).

TTT Dans *Oui*, roman publié en 1978, l'écrivain autrichien Thomas Bernhard raconte la rencontre qui aurait pu être salvatrice entre un scientifique isolé au milieu des bois et une femme fascinante, « la Persane », venue d'une terre étrangère. Enfermée dans le mutisme, celle-ci résiste à l'emprise du Suisse, son époux architecte, dont le seul but est de lui construire une « *maison-tombeau* ». Sur fond de scène, l'image d'une forêt automnale apparaît peu à peu. Deux silhouettes y avancent lentement : le narrateur (Claude Duparfait, intense, qui continue de parler en scène) et la promeneuse, interprétée par Mina Kavani (talentueuse actrice d'origine iranienne), que l'on ne verra que dans ce film projeté. Entre le texte clinique de Bernhard auscultant, non sans ironie et poésie, les abysses névrotiques de la déréliction, et toute la puissance d'incarnation d'un acteur épaulé par un film envoûtant, Célie Pauthe réussit là une superbe alchimie. – ***E.B.***

225497 - CISION 7541907600502

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LA TRIBUNE DIMANCHE

Edition : **09 juin 2024 P.28**
Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **Armelle Héliot**
Nombre de mots : **238**

on aime

La sélection d'Armelle Héliot

MÉLANCOLIQUE

★★★★

« OUI » DE THOMAS BERNHARD

Publié en France il y a près de quarante-cinq ans dans une traduction de Jean-Claude Hémery pour l'éditeur L'Arche, le récit de Thomas Bernhard *Oui* est moins connu que ses autres textes. Comme ils l'avaient fait pour *Des arbres à abattre*, Célie Pauthe, mise en scène, Claude Duparfait, jeu, en proposent une version scénique aussi simple apparemment que puissante et bouleversante. L'écrivain autrichien (1931-1989) utilisait l'expression *« être vital »* pour dire le besoin d'altérité, d'amitié, d'amour, de dialogue. *Oui* est un conte. Sur le plateau vaste et nu des Ateliers Berthier, Claude Duparfait, assis sur une chaise, un grand sac informe par terre, à côté, s'adresse à nous. Il raconte, musicalement accordé au personnage. L'homme vit, solitaire, dans une région retirée de Haute-Autriche. Un étrange homme d'affaires y a fait édifier une sinistre maison de béton. Il y a abandonné sa compagne. Le narrateur la nomme « la Persane ». Ensemble, ils vont se promener, inlassables, dans la forêt de mélèzes. Se taire, parler, se livrer, se comprendre. Lier des âmes. Un film occupe tout le mur du fond. On y découvre Mina Kavani, belle et ultrasensible, voix envoûtante. Elle disparaîtra comme elle est apparue, sans un mot. Et l'on a le cœur déchiré. A.H.

Ateliers Berthier de l'Odéon, à 20 heures du mardi au samedi, à 15 heures dimanche. Durée : 1 h 30. Jusqu'au 15 juin. Tél. : 01 44 85 40 40. *theatre-odeon.eu*

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LA TERRASSE

Edition : **Juin - juillet 2024 P.4-5**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Mensuelle**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **Catherine Robert**
Nombre de mots : **634**

théâtre

Critique

Oui

ODÉON – THÉÂTRE DE L'EUROPE / D'APRÈS **THOMAS BERNHARD** / ADAPTATION ET CONCEPTION **CLAUDE DUPARFAIT ET CÉLIE PAUTHE** / MISE EN SCÈNE **CÉLIE PAUTHE**

Claude Duparfait et Célie Pauthe adaptent le percutant et émouvant récit d'un amour impossible au milieu des mélèzes. Avec Mina Kavani à l'écran, seul en scène, Claude Duparfait est éblouissant.

Tout commence entre causerie et conversation, autour de la célèbre parabole des porcs-épics imaginée par Schopenhauer dans les *Parerga et paralipomena*. Pleins feux sur la salle et la scène : Claude Duparfait est assis et propose au public de partager cette exquise vignette animalière dans laquelle le philosophe explique à sa manière l'insociable sociabilité humaine. « *Le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau.* » Claude Duparfait ne dit pas la phrase qui suit cet extrait : « *celui qui possède assez de chaleur intérieure propre préfère rester en dehors de la société pour ne pas éprouver de désagréments, ni en causer* », sans doute parce que le narrateur en vit les paradoxaux tourments et en expose l'amère incertitude. La misanthropie est une carapace mais n'est pas un viatique. Pour s'aller promener entre les mélèzes de la forêt obscure et boueuse, il faut, sinon un guide comme Béatrice pour Dante, au moins une compagne, comme La Persane pour le Narrateur. Mais si La Persane parvient à le sauver et à lui rendre le goût de la philosophie, de Schumann et du

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

© Jean-Louis Fernandez

Claude Duparfait et Mina Kavani à l'image dans *Oui*.

travail intellectuel, le Narrateur ne réussit pas à lui redonner le goût de vivre. Ces deux solitudes n'ont connu que l'espoir d'une clairière ; impossible de vivre au milieu des hommes quand ils sont si méchants.

Acteurs solaires

Le texte de la pièce, adapté par Claude Duparfait et Célie Pauthe à partir du roman de Thomas Bernhard, est d'une noirceur terrifiante. On frémit au récit du racisme et de la bêtise étroite qui rejettent La Persane aux marges du village ; on tremble à la description de ce fascisme larvé au milieu duquel étouffent ces deux lucioles ; on blêmit à l'évocation du sadisme et de la mâle impudence du mari de La Persane, bétonneur d'apocalypse : comment risquer de s'aimer encore lorsque tout conspire à la destruction ? Les ruines promises aujourd'hui par la guerre et l'ascension prospère des Arturo Ui partout en Europe rendent la menace décrite par le texte encore plus aiguë : à qui dire encore oui dans la cacophonie assourdissante du négatif ? Le film projeté sur l'écran de fond de scène donne à voir la beauté des promenades amoureuses entre la magnifique Mina Kavani et Claude Duparfait. Celui-ci est sur scène, implacablement seul et absolument fascinant dans l'interprétation de cette partition terrible. On sait le talent de ce comédien ; il est ici au sommet de son art : poignant et cruel, misérable et sublime, glorieux dans sa défaite, vibrant dans son inquiétude existentielle, d'une efficacité dramatique et d'une limpidité impressionnantes. L'épure sophistiquée de la scénographie, l'intelligence du dialogue entre scène et écran, récit et méditation, analyse et émotion, la qualité de l'adaptation, la verve et la vivacité de ce soliloque malheureux réussissent le tour de force de donner foi en ce à quoi le Narrateur semble renoncer : acquiescer et aimer, ne serait-ce que pour avoir le bonheur d'avoir quelqu'un à perdre et quelque chose à regretter.

Catherine Robert

Odéon – Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, 1, rue André-Suarès, 75017 Paris. Du 24 mai au 15 juin. Du mardi au samedi à 20h ; dimanche à 15h. Tél. : 01 44 85 40 40. Durée : 1h30.

225497 - CISION 1891017600524

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

Télérama Sortir

Edition : **Du 12 au 18 juin 2024 P.20**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **-**
Nombre de mots : **197**

Derniers jours

Diari d'amore
T Mise en scène de Nanni Moretti. Durée : 1h. Jusqu'au 16 juin, 20h (du mer. au sam.), Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet, 4, square de l'Opéra-Louis-Jouvet, 9e, 01 53 05 19 19. (12-38 €).

King Kong Théorie
TTT De Virginie Despentes, mise en scène de Vanessa Larré. Durée : 1h15. Jusqu'au 15 juin, 20h (du mer. au ven.), 18h (sam.), Théâtre Silvia-Monfort, 106, rue Brancion, 15e, 01 56 08 33 88. (5-26 €).

Madame M.
TT De Mathilde Charbonneaux. Durée : 1h. Jusqu'au 14 juin, 21h30 (ven.), la Scala Paris, la Piccola Scala, 13, bd de Strasbourg, 10e, 01 40 03 44 30. (15-25 €).

Oui
TTT D'après Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe. Durée : 1h30. Jusqu'au 15 juin, 20h (du mer. au sam.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17e, 01 44 85 40 40. (8-36 €).

Single Mother
T De Muriel Habrard, mise en scène de Ninon Brétécher. Durée : 1h. Jusqu'au 16 juin, 21h (sam.), 14h30 (dim.), Studio Hébertot, 78 bis, bd des Batignolles, 17e, 01 42 93 13 04. (10-30 €).

Tango y tango
T De Santiago Amigorena, mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo. Durée : 1h20. Jusqu'au 13 juin, 21h (mer., jeu.), Théâtre Marigny, Carré Marigny, 8e, 01 86 47 72 77. (10-54 €).

225497 - CISION 2460317600504

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

cult.
news

Théâtre

Un captivant Thomas Bernhard servi par un comédien éclairant

par David Rofé-Sarfati
28.05.2024

A partir du roman « *Oui* » de Thomas Bernhard, Claude Duparfait et Célie Pauthe ont imaginé une pièce de théâtre esthétisante et envoutante, copieusement applaudie. À raison.

Une rencontre

Oui est un court roman de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard, paru en 1978. Le narrateur est au bord de sombrer dans la folie chez son ami Moritz, agent immobilier, quand arrivent « les Suisses ». Le Suisse a acheté pour une fortune un terrain abominable. Pour y enfermer sa femme, surnommée la Persane ? Le narrateur ivre de solitude et d'obsessions mélancoliques retrouvera désirs et émotions positives auprès de cette femme par la grâce de promenades en foret. Comme « l'agent immobilier Moritz», nous sommes, dès les premiers mots, « agressés sans ménagement » par un narrateur véhément, qui ne nous lâchera pas avant de nous avoir dit tout sur sa pente neurasthénique. Ou bien, nous lâchons prise, ou bien, nous reprenons notre élan et nous ne pouvons plus nous arrêter avant la fin.

Exister ou ne pas exister

Thomas Bernhard se battra toute sa vie contre l'indignité de ses contemporains. Sa plume est féroce, aiguisée, meurtrière. Nicolas Bouchaud, autre grand interprète de Bernhard résuma ainsi le romancier autrichien : « Bernhard, c'est un poseur de bombes, un provocateur, un terroriste de l'art ». *Oui* reprend ses thèmes de prédilection, en particulier la question de l'autre.

J'ai toujours cru ne pouvoir accomplir mon travail de l'esprit qu'entièrement seul, sans personne, ce qui devait se révéler une erreur, mais que nous ayons vraiment besoin de quelqu'un, c'est aussi une erreur, pour cela nous avons besoin de quelqu'un et nous n'avons besoin de personne, et tantôt nous avons besoin de quelqu'un, tantôt nous n'avons besoin de personne, et tantôt nous avons besoin de quelqu'un en même temps que nous n'avons besoin de personne… Thomas Bernhard, Béton.

Celie Pauthe et Claude Duparfait axent leur lecture sur la rencontre entre le narrateur et la persane. On y perd un peu Moritz et aussi une part de l'humour de Thomas Bernhard. On y gagne dans l'analyse fine de ce hasard que constitue le face-à-face d'une femme écrasée par le patriarcat et d'un homme définitivement déçu par ses contemporains. Chacun affronte l'autre et son énigme. Et par l'autre sa propre espérance. Quelque chose de magique advient. Le narrateur vit, par surprise, une épiphanie d'un visage de femme ; le moment est magnifié par l'électrisante Mina Kavani à la beauté enchanteresse. Le choix de la video renforce et la solitude du narrateur et la magie de la persane. Elle élargit aussi le regard qui tombe sur la femme pour, peut-être, la sauver.

Si on perd un peu l'écriture amusée de Thomas Bernhard on retrouve son écriture *contre*. Claude Duparfait restitue la colère, la hargne. Il joue *contre* lui-même. C'est épatant. Et il y aura une mise-à-mort. Le comédien, impressionnant, anime ses mots autant que son corps comme par une pulsion de mort alors même que son personnage n'est occupé qu'à trouver une preuve à vivre, un indice à exister. La pièce brillamment courte et dense nous laisse en apnée. Le final qu'on divulgâchera pas est lumineux. L'homme devant nous existe, car il découvre en l'autre un double sur terre. Il existera puisque son double existe. Cependant, la rencontre s'épuise. Personne ne sauvera personne tout à fait. L'existence de la femme reste vaine. Elle se dissout. Il restera son manteau qui se refuse. Troublant.

Oui
d'après Thomas Bernhard
adaptation et conception Claude Duparfait et Célie Pauthe
mise en scène Célie Pauthe

durée 1h30
24 mai – 15 juin
Odéon Berthier 17e

Crédit photo © Jean-Louis Fernandez

« Oui »

Rencontre sans espoir admirablement mise en scène et jouée par Célie Pauthe et Claude Duparfait

28 mai 2024

Un homme se souvient. Un jour où la solitude lui pesait trop dans la maison de Haute Autriche où il vit reclus, il a rendu visite à un voisin, agent immobilier, Moritz. Il y a rencontré un couple, un Suisse et sa compagne, que tout le monde dans le village appellera la Persane. Constructeur célèbre de barrages, le Suisse veut acheter un terrain invendable, en pente, humide, qu'en hiver le soleil n'atteint jamais, pour y construire une maison. Le narrateur va proposer à la Persane de l'accompagner dans de longues promenades en forêt où ils vont échanger des confidences et parler de leur admiration commune pour Schopenhauer et Schumann. Elle va le sauver de la solitude et de la dépression mais lui ne la sauvera pas.

Célie Pauthe et Claude Duparfait, tous deux grands admirateurs de Thomas Bernhard, avaient déjà monté en 2012 *Des arbres à abattre*. Ils adaptent cette fois un de ses courts romans. La mise en scène de Célie Pauthe, apparemment simple, est d'une sophistication époustouflante. Claude Duparfait est le narrateur fragile, jambes désaxées, un peu tordu. Il n'interprète pas ce personnage, il l'incarne, avec les obsessions de Thomas Bernhard, sa misanthropie, les ressassements de sa langue très noire. Dans un costume aux couleurs automnales, assis sur une chaise, sac poubelle et petite bouteille d'eau au sol à ses côtés, il s'adresse directement au public en racontant la parabole des porcs-épics tirée du livre de Schopenhauer. Un groupe de porcs-épics saisi par le froid se serre pour se réchauffer, mais ils se piquent, ils s'écartent alors mais, frigorifiés se rapprochent à nouveau. Cette parabole éclaire, avec le pessimisme que l'on connaît à l'auteur, la suite de l'histoire. Autrement dit si on a à proximité quelqu'un avec qui on peut parler de tout on s'en sort. Mais il arrive un moment où cette relation, dont on attend trop, devient une gêne et se détruit.

Célie Pauthe fait alterner les moments où Claude Duparfait monologue seul sur le plateau, lumière de la salle allumée et ceux où, dans le noir, un grand écran occupe tout le fond du plateau avec une forêt de mélèzes. Dans cette forêt, dont on ressent le froid et la pente qui rend la marche difficile, le

narrateur marche en compagnie de la Persane. Une petite musique délicate souligne son apparition en gros plan faisant ressortir la petitesse du narrateur sur le plateau. Au fil des promenades, ils échangent des confidences et se découvrent le même amour pour Schopenhauer et Schumann.

Au moment où ni Schumann ni Schopenhauer n'arrivaient plus à le sauver de la solitude et de la dépression, ce sont ces conversations avec la Persane, « un partenaire idéal pour le cœur et l'esprit » qui l'ont sauvé. Pourtant lui ne l'a pas sauvée. Un jour cette si grande proximité lui a semblé une gêne et il a cessé de la voir, la laissant seule dans ce « monde inhumain peuplé de gens malveillants » vis-à-vis des étrangers comme elle.

Célie Pauthe a fait appel pour ce rôle, où elle n'apparaît qu'à l'écran, à une magnifique comédienne iranienne, Mina Kavani. Cherchant à échapper au froid de la forêt et au gel des sentiments en se serrant dans une veste de mouton noire, elle est cette intellectuelle, sacrifiée par un mari, dont on comprend qu'elle l'a aidée pour sa carrière mais qu'il a cessé de l'aimer, et désormais abandonnée par le narrateur, qui n'a plus besoin de leurs longues conversations. Surdimensionnée à l'écran, elle est cette figure féminine isolée, à qui il ne reste plus rien. A la fin quand le narrateur dit que, lorsqu'il lui avait demandé si elle pourrait se suicider, elle avait ri en disant « Oui », et qu'il ajoute à l'adresse du public « Un beau titre non ? » la salle reste glacée, pétrifiée.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 15 juin à l'Odéon Berthier, 1 rue Suarès, 75017 Paris – du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h – Réservations : 01 44 85 40 40

La Parafe
Critiques théâtrales et lectures d'œuvres

« Oui » de Célie Pauthe aux Ateliers Berthier – nous pauvres porcs-épics

Le 29 mai 2024 - Spectacles

Les Ateliers Berthier accueillent les retrouvailles de Célie Pauthe et Claude Duparfait autour d'un auteur qu'ils ont déjà adapté ensemble, il y a douze ans : Thomas Bernhard. Après leur mémorable *Des arbres à abattre*, roman dont s'était également emparé Krystian Lupa deux ans plus tard, le duo adapte un texte moins connu de l'auteur autrichien, et plus court, dans son titre et son format : *Oui*. Un titre qui retentit comme une affirmation positive, une promesse, un engagement solennel. Mais gare aux apparences : il s'agit bien d'un texte de Bernhard, qui passe une nouvelle fois au scalpel les relations humaines et en révèle de manière impitoyable les aspects les plus cruels et les plus sombres – d'autant plus sombres qu'il en envisage aussi, pour une fois, certains aspects lumineux.

La scène est vide ou presque, simplement occupée par une chaise, une bouteille d'eau et une sorte de sac de jardinage. Cela paraît peu, pour une heure trente de spectacle assurée par un acteur seul. Claude Duparfait entre, de sa démarche torve, le visage chiffonné par des mimiques qu'on lui connaît, et cette arrivée annonce du Claude Duparfait. L'inquiétude saisit un instant à la perspective que le spectacle repose sur lui seul, tel qu'en lui-même, et sur le texte de Bernhard – même s'il avait parfaitement assumé seul l'intégralité de la première partie de *Des arbres à abattre* dans son fauteuil à oreilles, fascinant. L'acteur, cependant, se tourne vers le public, et, après nous avoir salués, nous propose de commencer avec du Schopenhauer, dont il puise une parabole dans un cahier qu'il tient sur ses genoux. Il s'agit de la parabole des porcs-épics, qui relate l'équilibre si difficile à trouver d'un troupeau de porcs-épics qui cherchent à se réchauffer lors d'une froide journée d'hiver, qui se rapprochent les uns des autres mais se blessent de leurs piquants à trop se frotter les uns aux autres. Schopenhauer écrit : « ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendît la situation supportable ».

Cette entrée en matière – inspirée par Bernhard, qui contient toute l'œuvre à venir imprégnée de la pensée de Schopenhauer, mais qui ne s'y trouve pas telle quelle – saisit d'emblée et convoque à un endroit de la sensibilité bien précis : celui de nos rapports aux autres, des relations que l'on tisse, du savant dosage d'investissement et de juste distance qu'il faut trouver pour les entretenir. De là, l'acteur nous entraîne dans le récit de Bernhard, dont on reconnaît aussitôt certains motifs de prédilection. Non pas tant celui de la réitération obsessionnelle, ici comme ailleurs, mais le portrait d'un homme qui s'est retiré du monde pour s'adonner à une tâche intellectuelle, qui a espéré grâce à cette retraite radicale pouvoir réaliser son grand œuvre, mais qui a anéanti toute pulsion créatrice, et même vitale, dans ces conditions qui lui paraissaient idéales.

Un homme qui, sur le point de devenir fou, s'est précipité chez son seul ami, Moritz, encombré de « déchets affectifs et intellectuels » comme il dit, et qui a rencontré là, par hasard, « les Suisses », un couple qui a acheté de manière incompréhensible un terrain invendable au fameux Moritz. Le texte de Bernhard – et l'adaptation de la metteuse en scène et de l'acteur – prennent le temps de relater ces circonstances (la retraite radicale, les retrouvailles avec Moritz, la rencontre avec les Suisses, le terrain invendable qu'ils ont acquis à un prix exorbitant), avant d'en venir au cœur du sujet : la relation qui se tisse entre le narrateur et la femme du couple, non pas suisse mais persane, qui produit aussitôt une impression très forte sur le premier.

Le récit prend de l'ampleur – et avec lui la mise en scène – quand sont abordées les promenades dans la forêt de mélèzes que font les deux personnages. Alors que jusqu'ici Claude Duparfait – qu'on redécouvre en acteur profondément bernhardien depuis *Des arbres à abattre*, dont la singularité s'épanouit dans cette écriture et cette solitude sur scène –, alors qu'il s'en tenait à sa chaise, sa bouteille d'eau, un cahier de feuilles, entretenant une relation au public soulignée par la lumière maintenue dans la salle et surlignée par de rares interactions, la scène prend une tout autre dimension quand le mur du fond, auquel on n'avait pas prêté attention jusque-là, devient écran. Sont de cette façon projetées en grand les balades que relate le personnage, dont la précieuse compagnie est incarnée par Mina Kavani, captivante. On se laisse engloutir par ces images soutenues par le récit de l'acteur présent au plateau, qui détaille la première balade muette, la seconde sur Schopenhaueur, la troisième sur Schumann, et ainsi de suite. Son exaltation est croissante, alors que se noue une relation si forte, si nécessaire à ces deux êtres perdus, l'un par son travail et sa misanthropie, l'autre par un mari misogyne qui bâtit une grande forteresse sur le fameux terrain acheté pour y enfermer sa femme – dimension du roman qui remobilise le souvenir de *La Plâtrière*, autre roman de Bernhard convoqué par plusieurs détails depuis le début –, ainsi que par le regard méfiant des Autrichiens de la région qui la toisent comme une étrangère.

Un élan incroyable, de la part de Bernhard, se dégage du récit détaillé de ces promenades, une ode à l'amitié, aux relations qui se tissent et s'inventent, aux personnalités qui se découvrent et s'épanouissent dans l'interaction. Malgré la douleur qu'ils se confient l'un à l'autre, une grande paix se dégage de ces images tournées en plein air. Des images qui ne font pas disparaître l'acteur au plateau, car Claude Duparfait leur donne voix – ceci grâce à un continuum sonore parfait –, qu'il les regarde, qu'il redouble les dialogues qui s'instaurent progressivement entre les deux personnages à l'écran, soulignant ainsi le caractère rétrospectif de son récit. On se laisse séduire, en oubliant presque qu'il s'agit de Bernhard – sans qu'il soit pourtant possible d'oublier une seconde qu'il s'agit de Bernhard, dont l'écriture est inimitable –, en oubliant de se demander ce qui peut venir après, quel dénouement nous attend.

La redescente frappe d'un coup. Après la lente description de l'épanouissement de la relation, vient le récit lapidaire de sa dégradation, alors que les deux êtres s'étouffent l'un l'autre, que les promenades quotidiennes épuisent les sujets de discussion, que même la poésie persane de Forough

Farrokhzad ne suffit pas à les relancer, que le désespoir premier l'emporte sur la consolation finalement illusoire, que la complicité laisse place à l'irritation, l'exaspération : les porcs-épics se sont approchés de trop près et se sont piqués. Trop rapidement consumée, la relation se délite, les balades s'espacent au cours des mois, la femme finit enfermée par son mari, comme prévu dès le départ, et celui qu'elle a sauvé du désespoir ne peut rien pour la sauver, ou n'essaie pas assez, trop inquiet de replonger s'il lui tend la main pour l'aider à s'en sortir. Le « oui », dont la clé est livrée in extremis, sonne comme un glas, tétanisant, glaçant – glas annoncé par une fumée qui se répand au ras du sol avec une consistance et une discipline fascinantes, et qui donne un caractère spectrale aux dernières minutes du spectacle.

Alors que *Des arbres à abattre* s'achève avec un élan philanthropique imprévisible qui contrebalance toute la noirceur broyée par le personnage au cours d'une longue soirée, l'élan constitue dans *Oui* une acmé d'autant plus émouvante et spectaculaire qu'elle est violemment anéantie. Célie Pauthe et Claude Duparfait nous accompagnent pas à pas dans ce mouvement, sans emphase mais avec humilité et précision. Quoique tout soit contenu dans l'accroche des porcs-épics, ils ne déflorent rien et ménagent un crescendo scénique qui sert de soutien pour se pencher sur l'abîme qu'ils ouvrent en notre for intérieur, à mesure qu'ils nous découvrent notre condition de porcs-épics constamment menacés par la fragilité des relations que l'on s'attache à entretenir avec nos proches.

F.

Pour en savoir plus sur « Oui », rendez-vous sur le site du Théâtre de l'Odéon.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Oui, de Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe, à l'Odéon – Théâtre de l'Europe

Mai 29, 2024 | Commentaires fermés sur Oui, de Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe, à l'Odéon – Théâtre de l'Europe

© Jean-Louis Fernandez

fff article de Nicolas Thevenot

Comme on peut parler de question de vie ou de mort, on pourrait tout autant dire qu'il y a des réponses de vie ou de mort. **Oui**. Le tragique serait alors de poser la question sans prêter plus attention à la réponse car trop préoccupé de soi-même. Thomas Bernhard, immense, précis et précieux chroniqueur et contempteur de l'âme humaine sculpte et scrute les mots de son narrateur comme les faits et gestes d'un récidiviste. A l'accoutumée de l'écrivain autrichien, une logorrhée impétueuse, véhémente, tourmentée, jaillissant comme l'eau glacée d'un torrent dans une forêt, creuse le lit de nos soupçons, attise la soif d'un dénouement. Ne trouve-t-on pas toujours anguille sous roche et une once de culpabilité sous couvert de bonnes intentions ?

Tel un conférencier enjambant l'estrade d'un sobre bonsoir, embrayant sans plus attendre sur la parabole des porcs-épics de Schopenhauer, Claude Duparfait s'installe sur une chaise de jardin au métal gris, une bouteille d'eau à ses pieds, la scène déserte sauf un étrange et grand sac en plastique à portée de main. Cette chaise, comme un esquif, il s'y installe du bout des fesses, le corps contenu de tensions, rigide comme un bois noueux. Le langage corporel fourmille de l'indicible poésie de l'acteur frayant imperceptiblement sous les mots de l'auteur, jambes étirées, puis rassemblées, dos replié, buste refermé. Cette chaise de jardin est un promontoire et une sellette : depuis là, le narrateur peut se faire peur en narrant ses propres gouffres. *Faire la culbute* nous dira-t-il à plusieurs reprises, comme on glisserait, subrepticement, de sa chaise dans le grand vide et la grande nuit. Les mots sont détachés, pour leur donner plus d'importance quand bien même ils viseraient paradoxalement à l'euphémisme. Narcisse est en embuscade sans doute, à l'orée de ces plaintes.

L'interprétation de Claude Duparfait est magistrale donnant à percevoir, sans rien perdre du flux torrentiel de cette langue, l'incisif d'un discours qui prêche pour sa paroisse tout autant que les maux et vices qui se cachent derrière les mots dans les non-dits. La force déstabilisatrice du texte de Bernhard tient à ce singulier alliage de grandes envolées lyriques, d'élans inconsidérés et humanistes, résumés ici en deux noms propres, Schopenhauer et Schumann, et de pensées beaucoup moins reluisantes et avouables. Sous le soleil des grand hommes, la psyché européenne n'est qu'ombres et brouillards mortifères, sous-bois où la pensée elle-même s'effraie.

A la radicalité du procédé dramaturgique de Thomas Bernhard, à son trop-plein virtuose, répond l'éloquente simplicité de la mise en scène de Célie Pauthe : un acteur sur une chaise de jardin et, en fond de scène, un immense écran vidéo d'où les images émergent avec la puissance sourde et vibrante d'une eau-forte. Des forêts de mélèzes, troncs élancés, garnis de branches droites et fines comme des aiguilles de porcs-épics. Grimoire du vivant où les êtres vagabondent tels des promeneurs solitaires sur des sentiers millénaires. La Persane, ainsi nommée peu aimablement par les gens du cru, y apparaitra, accompagnée du narrateur qui aura jeté son dévolu sur elle. A l'évocation obsessive qu'il en aura fait jusqu'à ces premières images, symptomatique d'une fixation cristallisant ses propres fantasmes, correspond l'apparition authentiquement cinématographique de la dite Persane. Figure littéralement projetée. Sont malgré tout immédiatement perceptibles le poids d'un réel sur ses épaules, également une force et une dureté qui ne se laisseraient pas abuser par l'éther des fantasmes, mêmes philosophiques (troublante et puissante Mina Kavani). Si le texte effectue une sorte de fuite en avant dans un éboulement qui, au plus vite, avalerait et enterrerait son passé, les images vidéo instituent à la manière d'un contrepoint une profondeur de champ et de temps. Ces réminiscences s'impriment avec la splendeur et l'éclat d'un retable au vernis noirci, hiératique, implacable, le narrateur finissant d'ailleurs à genoux. Bien plus, la monumentalité des images distribue *in fine* et très sensiblement l'adresse vers le spectateur, et non seulement au narrateur. Depuis cette ultime image tombeau, la Persane parle. Et si jusque-là les deux personnages semblaient converser en notre présence, la Persane s'adresse désormais bien à nous. Énonçant ses quatre vérités au narrateur, c'est bien la nôtre, monstrueuse, qu'il nous faut aussi entendre. Et à la manière d'une déflagration, toute l'actualité et la pertinence de ce texte, du choix de Célie Pauthe de le mettre en scène, nous percutent tant il nomme aussi, sous la fable de la rencontre avortée entre un homme et une étrangère, l'égoïsme et l'hypocrisie d'une Europe pétrie de la supériorité morale dont elle se gargarise, repliée sur ses propres angoisses identitaires et autres, sans plus d'attention aux vies étrangères brisées à sa porte. **Oui** est une grande pièce politique.

© Jean-Louis Fernandez

Oui, adaptation et conception : Claude Duparfait et Célie Pauthe, mise en scène de Célie Pauthe
traduction Jean-Claude Hémery
lumière Sébastien Michaud
son Aline Loustalot
vidéo François Weber
costumes Anaïs Romand
assistanat à la mise en scène Antoine Girard
accompagnement à la scénographie Guillaume Delaveau
cheffe opératrice du film Irina Lubtchansky
film,
avec Mina Kavani et Claude Duparfait
écriture Claude Duparfait et Célie Pauthe
réalisation Célie Pauthe
Durée 1h30

du 24 mai au 15 juin 2024 du mardi au vendredi à 20h, dimanche à 15h
Odéon – Théâtre de l'Europe
Ateliers Berthier
1 Rue André-Suarès, 75017 Paris
Réservation : 01 44 85 40 40
https://www.theatre-odeon.eu/

Arts-chipels.fr

OUI. LE MAGNIFIQUE DÉSESPOIR D'UN MISANTHROPE QUI AVAIT RÊVÉ D'UNE ÂME SŒUR.

30 MAI 2024

© Jean-Louis Fernandez

Tout Thomas Bernhard se trouve synthétisé dans ce presque monologue pour un homme seul que proposent Claude Duparfait et Célie Pauthe. Un* Oui *qui dit « non » au monde et à l'idée d'un bonheur possible.

C'est à une esthétique du presque rien et du rebut que nous confrontent dès l'arrivée en salle les concepteurs du spectacle. Un fauteuil métallique défraîchi comme on en trouve dans les jardins publics et une poubelle campent un décor de nulle part correspondant à ce qu'on pourrait appeler « une vie de merde ». Et c'est bien de cela que nous parle l'homme qui s'installe sur la chaise. La diction hachée, convulsive, le corps contracté, ramassé sur lui-même, il vient nous dire sa détestation de l'humanité comme de lui-même. Isolé au cœur des montagnes, il nous décrit, à travers un texte de Schopenhauer, son écartèlement entre la solitude qu'il recherche et son impossibilité d'envisager la vie dans cette solitude qu'il choisit. Un porc-épic dont les piquants rendent la proximité avec ses semblables impossible en même temps que nécessaire pour combattre le froid. Un froid qui est métaphore.

Un homme désespéré

Ce qu'il campe devant nos yeux, poursuivant un long monologue où les phrases tournent en boucle, répétitives et obsédantes comme une scie qui vrillerait les tympans, c'est ce récit de profonde solitude dans laquelle il s'abîme avec une délectation presque masochiste en sachant qu'elle ne peut le conduire que vers la mort. Dans son costume couleur de feuille morte, il évoque cette mort par l'esprit qui est la sienne. Il a cessé le travail de recherche sur les anticorps dans la nature qui justifiait son isolement, il ne lira plus Schopenhauer, pas plus qu'il n'ouvrira une partition de Schumann, pourtant son compositeur préféré. Il s'abîme de plus en plus dans un désespoir morose en même

temps que vindicatif qu'il déverse comme un trop-plein nauséabond sur celui qui pourrait être son seul ami, un agent immobilier nommé Moritz.

L'histoire d'un espoir fou

C'est justement chez Moritz qu'il rencontre un couple venu chercher un terrain à bâtir : un Suisse dont nous ne connaîtrons pas le nom et sa femme, d'origine étrangère, qui ne sera jamais nommée que par son sobriquet – la Persane – eu égard à ses origines iraniennes. Dans la pièce au classeur où se tient le narrateur, une étincelle est passée, allumant le désir d'une rencontre, une aspiration à l'échange, le sentiment d'avoir quelqu'un à qui parler. Avec la Persane, au fil de longues promenades dans la forêt de mélèzes qui entoure le village, s'instaure peu à peu une communication muette, puis des paroles qu'on s'échange, des textes qu'on partage, des solitudes qui s'associent. Ils parleront philosophie et poésie, et musique, amour peut-être sans que jamais rien n'en soit dit, à travers seulement ces échanges qui les rapprochent. Pourtant leur proximité est là, et avec elle l'espoir de vaincre leurs deux désespoirs qui sont allés à la rencontre l'un de l'autre. Un espoir fou qui se défera en l'espace de quatre mois et aboutira à une issue tragique.

Un espace double

Jamais la Persane n'apparaîtra sur scène comme un personnage de chair et d'os. La vraie vie est ailleurs. Elle n'est pas dans la réalité mais dans l'espace médiatisé de la forêt que propose la mise en scène, sur l'écran situé au fond du plateau. Elle est dans le rêve éveillé que vit le narrateur à travers ces promenades dans ce lieu secret, caché aux yeux du monde. Elle parle, mais c'est avec son reflet, d'une certaine manière, avec l'image qu'il s'est formé d'elle que le narrateur dialogue. Il écoute, réagit en direct à l'histoire qu'elle lui raconte, celle d'une désespérance égale à la sienne, d'une femme que son mari se propose de confiner dans une prison de béton sur la face humide et hostile d'une montagne qui ne voit jamais le soleil. La forêt est le symbole d'une liberté retrouvée avant qu'elle ne se referme sur l'obscurité.

Thomas Bernhard tel qu'en lui-même…

On retrouve les thèmes chers à l'auteur. Sa misanthropie fondamentale, sa détestation des Autrichiens et de leur xénophobie, son amertume, son désespoir, et l'humour noir qui émaille parfois le discours d'un homme revenu de tout qui n'attend rien des hommes. Mais ici point de misogynie, plutôt l'impuissance de celui qui ne parviendra pas à laisser le froid s'étendre et gagner la partie.

Saisissant en même temps que terrible, le texte de Thomas Bernhard est admirablement incarné par Claude Duparfait. Tout en tortures rentrées ponctuées d'éclats de violence, en inquiétudes que traduisent des mouvements de mains convulsifs et un corps replié sur lui-même qui s'ouvre un court instant, se déplie et s'anime quand renaît l'envie de vivre, il quitte sa chaise comme un arrachement à lui-même, comme une issue à la morne résignation dans laquelle il s'est abîmé lorsque naît l'espoir. Infiniment vivant, il est tout en frémissements, en esquisses suspendues, qui accordent aux mots leur poids de chair à vif. Il montre dans le poseur de bombes vengeur et acharné qu'est Thomas Bernard une fragilité qui ne cesse de nous émouvoir et c'est très beau.

Oui d'après **Thomas Bernhard** Traduction **Jean-Claude Hémery** (Paris, Gallimard, 1980)

S Adaptation et conception **Claude Duparfait** et **Célie Pauthe** S Mise en scène **Célie Pauthe** S Avec **Claude Duparfait** et à l'image **Mina Kavani** S Assistanat à la mise en scène **Antoine Girard** S Lumière **Sébastien Michaud** S Son **Aline Loustalot** S Vidéo **François Weber** S Costumes **Anaïs Romand** S Accompagnement scénographique **Guillaume Delaveau** S *Film* Avec **Mina Kavani** et **Claude Duparfait** S Écriture **Claude Duparfait** et **Célie Pauthe** S Réalisation **Célie Pauthe** S Cheffe opératrice **Irina**

Lubtchansky S **Équipe technique de l'Odéon – Théâtre de l'Europe** S Créé le 17 octobre 2023 au CDN Besançon Franche-Comté S Thomas Bernhard est représenté par L'Arche, agence théâtrale www.arche-editeur.com S **Production** à la création CDN Besançon Franche-Comté S **Production** Compagnie Voyages d'hiver S **Remerciements** Anne-Françoise Benhamou, Anny Fabjan, Peter Fabjan, Denis Loubaton et Anne Segal ; Noé Michaud (Arche production) pour le prêt du matériel de tournage, ainsi que la mairie et les Sapeurs-Pompiers de Salins-les-Bains S **Hommage** à Christian Beaud, régisseur au CDN de Besançon, trop tôt disparu, pour sa générosité et sa bienveillance tout au long de cette création S Durée 1h30

24 mai – 15 juin 2024, mar.-sam. à 20h, dim. à 15h, repr. avec audiodescription le 09/06 à 15h

Odéon, Ateliers Berthier - 1, rue André Suarès, Paris 17e

Rés. www.theatre-odeon.eu 01 44 85 40 40

Télérama

Théâtre : les meilleurs spectacles à voir à Paris en juin 2024

"Le Conte des contes", "Oui", "Les Paravents"... Découvrez les meilleures pièces qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que "Télérama" en a pensé.

Dans « Les Paravents » de Jean Genet, Arthur Nauzyciel offre une suite de tableaux baroques qui dérange sublimement. À voir à l'Odéon. Photo Philippe Chancel

Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Kilian Orain

Réservé aux abonnés

Publié le 29 mai 2024 à 17h52

Oui

Dans *Oui,* roman publié en 1978, l'écrivain autrichien Thomas Bernhard raconte la rencontre qui aurait pu être salvatrice entre un scientifique isolé au milieu des bois et une femme fascinante, « la Persane », venue d'une terre étrangère. Enfermée dans le mutisme, celle-ci résiste à l'emprise du Suisse, son époux architecte, dont le seul but est de lui construire une *« maison-tombeau »*. Sur fond de scène, l'image d'une forêt automnale apparaît peu à peu. Deux silhouettes y avancent lentement : le narrateur (Claude Duparfait, intense, qui continue de parler en scène) et la promeneuse, interprétée par Mina Kavani (talentueuse actrice d'origine iranienne), que l'on ne verra que dans ce film projeté. Entre le texte clinique de Bernhard auscultant, non sans ironie et poésie, les abysses névrotiques de la déréliction, et toute la puissance d'incarnation d'un acteur épaulé par un film envoûtant, Célie Pauthe réussit là une superbe alchimie. ***– E.B.***

TTT De Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe. Durée : 1h30. Jusqu'au 15 juin, 20h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17e, 01 44 85 40 40. (8-36 €).

CRITIQUE OUI

Mise en scène Célie Pauthe

By Marie-Laure BARBAUD — Dernière mise à jour Mai 31, 2024

THÉÂTRE MMMM

Partager

379

Aux Ateliers Berthier, Célie Pauthe signe avec Claude Duparfait une adaptation théâtrale fiévreuse et intense du court roman de Thomas Bernhard, « *Oui* » . Une vibrante promenade désenchantée au coeur du désespoir.

© Jean-Louis Fernandez

Une femme à abattre

Dans une région reculée d'Autriche, vit un scientifique. Isolé, le narrateur du court roman « *Oui* » de Thomas Bernhard, paru en 1978, semble en proie à une forte dépression. Il n'a plus goût à son travail : l'étude des anti-corps dans la nature. Il paraît prêt à sombrer dans la folie ou le suicide. Seules la lecture de Schopenhauer et la musique de Schumann l'accompagnent encore parfois. Pourtant, le désir d'une personne, avec laquelle il pourrait converser de tout et stimuler son aptitude à penser, est là. Comme la certitude que cette personne, si elle existait, pourrait le sauver.

Un jour, il se rend chez son ami Moritz, un agent immobilier. Le narrateur y fait la connaissance d'un couple de suisses. L'homme souhaite acheter un terrain pour y faire construire une maison. Le pré, inhospitalier, particulièrement humide, situé près d'un cimetière, semblait pourtant invendable. La rencontre avec la femme du Suisse va s'avérer magique pour le narrateur. Celle qu'il nomme désormais « *la Persane »,* car elle vient d'Iran, lui redonne goût à la vie.

Petit à petit, lors de leurs promenades dans la forêt de mélèzes, chacun s'ouvre à l'autre. Au cours d'un de ces échanges, la Persane confie la terrible vérité. Elle a été la muse du « *Suisse »* . Mais depuis vingt ans, le talent de l'homme s'est tari. Il la rend responsable de son échec et souhaite se débarrasser d'elle. La maison sinistre qu'il fait bâtir de l'autre côté du cimetière et de la forêt, sera son mausolée.

Lentement, le narrateur ne supporte plus de voir cette femme. Quatre mois auront suffi. La Persane lui a permis de surmonter sa dépression. Elle l'a sauvé. Lui, l'abandonne à son sort. Son suicide

programmé. Pour le Suisse, comme pour le narrateur, celle qui a été source d'inspiration et de vie, n'est plus qu'une femme à abattre.

Fixer le souvenir de la Persane

Après avoir monté *Des arbres à abattre*, **Célie Pauthe** et **Claude Duparfait** reviennent à **Thomas Bernhard**. **Célie Pauthe** dit avoir été bouleversée, en ouvrant à nouveau, *Oui, « de comprendre à quel point la question de l'être vital, du sauvetage par l'autre, qui deviendra l'un des motifs récurrents de son oeuvre, y est affrontée avec une entièreté, une nudité, une profondeur extraordinaire » .*

La scénographie donne écho à cette soif de l'autre. Sur le plateau vide, une chaise blanche, un sac informe et une bouteille d'eau en verre, sont les uniques éléments de décor. C'est, dans cet espace épuré, que **Claude Duparfait,** seul en scène, prend en charge la parole du narrateur. Il entre, un livre à la main, et s'assoit. Dès le début, le comédien établit une complicité avec ceux qui sont en face de lui. » *Bonsoir ! On pourrait, peut-être, ensemble, lire un peu de Schopenhauer ? »* La parole est adressée, vibrante, face à une salle éclairée. Une parole, qui ne cessera d'être habitée par une fièvre que le désespoir nourrit.

Un grand écran dévore l'ensemble du fond de scène. Il s'anime bientôt, rendant visibles les promenades que le narrateur effectue en compagnie de la Persane (**Mina Kavani**). Au coeur d'une haute forêt de mélèzes, la caméra opère des travellings avant ou arrière, et suit les déambulations des deux personnages. L'image contribue à recomposer le portrait de celle qui a traversé la vie du narrateur.

La persane existe alors en dehors du souvenir du narrateur. Elle prend forme et voix. Le beau visage de **Mina Kavani** envahit l'écran. Elle assume son récit et son destin. Dans une scène ultime, terrée au coeur de sa maison tombeau, elle regarde bravement vers la salle. Puis, la femme disparaît sous nos yeux, happée par son grand manteau noir, la pénombre et la mort. En donnant chair au personnage, **Célie Pauthe** et **Claude Duparfait,** fixent le souvenir de la Persane et, en creux, celui de toutes les femmes iraniennes résistantes, sacrifiées, en lutte pour leur liberté.

Est-ce un beau spectacle ? *Oui.* Quelque chose d'envoûtant se dégage, à n'en pas douter, de la dernière création de Célie Pauthe et Claude Duparfait

---

OUI
d'après **Thomas Bernhard**
adaptation et conception **Claude Duparfait** et **Célie Pauthe**
mise en scène **Célie Pauthe**
24 mai – 15 juin
Berthier 17e
avec **Claude Duparfait** et **Mina Kavani** (à l'écran)

traduction **Jean-Claude Hémery**
lumière **Sébastien Michaud**
son **Aline Loustalot**
vidéo **François Weber**
costumes **Anaïs Romand**
assistanat à la mise en scène **Antoine Girard**

accompagnement à la scénographie **Guillaume Delaveau**
cheffe opératrice du film **Irina Lubtchansky**

film,
avec **Mina Kavani** et **Claude Duparfait**
écriture **Claude Duparfait** et **Célie Pauthe**
réalisation **Célie Pauthe**

Création le 17 octobre 2023 au CDN de Besançon Franche-Comté

WEBTHEATRE

A l'Odéon Ateliers Berthier jusqu'au 15 juin

OUI D'APRÈS THOMAS BERNHARD

Célie Pauthe et Claude Duparfait portent magnifiquement à la scène le roman de Thomas Bernhard

Publié par Noël Tinazzi | 3 juin | Critiques | Théâtre | 0 | WWWW

Pas évident de porter à la scène un texte qui n'a pas été fait pour elle. Surtout quand celui-ci est signé d'un auteur aussi exigeant, incisif et désespéré que Thomas Bernhard. Et que ledit texte est tout imprégné de notions abstraites (la solitude, la mélancolie, le désespoir…) dans un bain de haute culture germanique, avec ces deux phares que sont Schopenhauer pour la philosophie et Schumann pour la musique. Les références à ces deux créateurs y abondent, sous la forme de (courtes) citations de l'œuvre du penseur et de morceaux de piano du musicien qui ponctuent le récit. Et pourtant il n'y a rien de pédant ni d'ennuyeux dans la pièce adaptée par la metteuse en scène Célie Pauthe et l'acteur Claude Duparfait aux Ateliers Berthier. Une maestria et une élégance indéniables témoignent de leur passion commune pour l'œuvre de l'auteur autrichien (ils ont déjà mis en scène ensemble *Des arbres à abattre*, en 2012, à la Colline).

Extrayant le suc du roman original daté de 1978, ils n'en ont retenu que deux personnages. L'un, que faute de nom on appellera le narrateur, est joué par l'excellent Claude Duparfait, seul acteur présent sur scène, disposant pour tout décor d'une chaise autour de laquelle il tourne. Et elle (Mina Kavani) qui n'apparaît que dans la très belle vidéo (tournée par Célie Pauthe), projetée à intervalles réguliers sur tout le fond de scène, comme un souvenir des promenades en forêt où s'est nouée leur relation.

Ecrit au passé, le récit prend la forme d'une remémoration de l'aventure toute intellectuelle, brève et néanmoins très intense qu'il a vécue avec elle. Cette femme n'a pas davantage de nom, lui la nomme La Persane mais, pour les villageois hostiles, elle est l'Etrangère (au passage Thomas Bernhard enfourche un de ses chevaux de bataille favoris : l'indécrottable xénophobie de ses compatriotes).

Lui, double manifeste de l'écrivain, est un vieil ours, chercheur en biologie dégoûté de tout y compris de lui-même. Il vit reclus dans son chalet isolé de Haute-Autriche et crève de solitude. Son récit

s'élance sur une parabole empruntée à Schopenhauer : celle des porcs-épics qui, pour se réchauffer l'hiver, se rapprochent mais inévitablement se piquent. Jusqu'à ce qu'ils trouvent la bonne distance entre eux pour survivre à la morte saison. Comme eux, le misanthrope a besoin des autres quoiqu'il lui en coûte. C'est pour cela qu'il rend visite au village à l'agent immobilier, son seul exutoire. Chez celui-ci, il va faire la connaissance d'une femme énigmatique d'origine iranienne, compagne d'un riche architecte suisse spécialiste du béton qui, dans un lieu particulièrement ingrat des environs, fait construire pour elle un bunker qui a tout d'une prison.

A cette femme pour laquelle il éprouve ce que Goethe appelait des « affinités électives », le narrateur propose une promenade dans la belle forêt de mélèzes en surplomb du village. Quoique sans beaucoup de paroles, la balade dans les couleurs de l'automne va se révéler d'une extrême richesse. Avec cette impression de trouver en l'autre la possibilité d'aborder tous les sujets possibles, une disponibilité intellectuelle sans limites. Grisante, l'expérience d'une rare intensité va se renouveler quotidiennement et l'élan qui les porte l'un vers l'autre se confirmer au fil des jours.

Mais l'espace d'une saison, l'exaltation se dissipe et l'attirance de l'un pour l'autre s'émousse insensiblement, leur relation tournant à l'aigre. Autant l'espoir était vif, autant l'échec menace. Nul ne saurait sauver quiconque du désespoir, telle est la leçon de cette fable cruelle et très noire, portée par un Claude Duparfait au plus haut, totalement investi dans le récit dont la tension ne fléchit pas.

***Oui*, d'après Thomas Bernhard, à l'Odéon Ateliers Berthier jusqu'au 15 juin, www.theatre-odeon.eu**
Adaptation et conception : Claude Duparfait et Célie Pauthe. Mise en scène : Célie Pauthe, traduction : Jean-Claude Hémery, assistanat à la mise en scène : Antoine Girard, lumière : Sébastien Michaud, son : Aline Loustalot, vidéo : François Weber, costumes : Anaïs Romand, accompagnement scénographique : Guillaume Delaveau.
Film avec Mina Kavani et Claude Duparfait, écriture : Claude Duparfait et Célie Pauthe, réalisation : Célie Pauthe, cheffe opératrice : Irina Lubtchansky.
Photo : Jean-Louis Fernandez

Le Debrief

Le Debrief Acte XIII - « Oui » aux Ateliers Berthier

LE DEBRIEF
JUN 07, 2024

Pour quelles raisons aller au théâtre ? La liste côté Debrief est longue. Se retrouver entre ami·es, se cultiver, découvrir des auteur·rices, suivre des artistes (rdv à la fin de la Newsletter pour connaître notre comédienne favorite), piquer du nez en toute tranquillité, admirer les plafonds, lister les meilleurs bars de théâtre, pleurer dans le noir mais aussi croiser des *beautiful people*. Des acteur·ices, des journalistes, des politiques sont dans notre panthéon personnel de sorties théâtrales… pour savoir qui nous avons fait semblant de ne pas reconnaître, faites un détour par la case critique de la pièce *Oui* avant de répondre à notre sondage spécial célébrités.

Promenons-nous dans les bois

Un après-midi d'octobre, poussé par un furieux besoin de s'épancher auprès de son ami Moritz, agent immobilier dans un petit village d'Autriche, le narrateur de *Oui* rencontre chez ce dernier « la Persane. » Celle qui a été surnommée ainsi par les villageois accompagne son mari, ingénieur infidèle, venu acheter à Moritz un terrain dont personne d'autre ne veut. Entre le narrateur, joué par Claude Duparfait, et la Persane, incarnée à l'image par Mina Kavani dont on avait déjà pu apprécier le charisme dans *Les Forteresses*, le coup de foudre, plus amical que sentimental, est immédiat. Ces deux solitudes vont se reconnaître et, le temps d'un automne et de longues balades en forêt, voir en l'autre leur sauveur…

Claude Duparfait, interprète du narrateur

Tiré d'un court roman de Thomas Bernhard paru en 1978, ce spectacle marque la deuxième collaboration entre Claude Duparfait et Célie Pauthe autour de l'écrivain autrichien. Pour donner vie à cette histoire, la metteuse en scène a choisi une approche minimaliste. Seuls une chaise et un grand sac poubelle noir meublent le plateau des Ateliers Berthier. En guise de décor, un écran qui s'allume lorsque le narrateur conte ses promenades avec la Persane, faisant défiler celles-ci sous forme de film.

Je me suis promené plus souvent et avec plus de persévérance avec elle qu'avec aucun être au monde.

Thomas Bernhard, *Oui*, trad. Jean-Claude Hémery, Paris, Gallimard, 1980

Ces scènes forestières sont comme une plongée dans les souvenirs du narrateur. Courtes et délicates, elles s'intègrent particulièrement bien dans la pièce et dynamisent ce seul-en-scène structuré autour du travail de mémoire. Le narrateur revient ainsi sans cesse sur des souvenirs déjà évoqués, les étoffant un peu plus à chaque fois et dévoilant un nouveau pan de cette mystérieuse histoire aux spectateur·rices.

Mina Kavani et Claude Duparfait, Saluts de *Oui*

À travers la relation que nouent le narrateur et la Persane, c'est également la question de la solitude, de la dépression et de la possibilité d'être sauvé·es par quelqu'un d'autre que soi que la spectacle aborde. Les moments de communion entre eux, autour de leur amour pour Schopenhauer et Schumann, ou de partage, lorsque la Persane récite au narrateur les vers de la poétesse iranienne Forough Farrokhzad, offrent des instants de grâce. Des répétitions — par exemple les références à « la forêt de mélèzes » — scandent le texte fleuve. Et en parlant de poésie, difficile de ne pas être cueilli·es par l'émotion à la fin de la pièce. Sans divulgâcher, un certain manteau noir en peau de mouton continue encore de nous hanter.

A voir si

- Vous voulez connaître le dilemme du hérisson selon Schopenhauer
- Vous n'avez pas peur des balades dans les bois
- Vous avez besoin de philosophie, de musique, de théâtre et d'amitié

Infos super pratiques

À applaudir aux Ateliers Berthier jusqu'au 15 juin. Avec Claude Duparfait et, à l'image, Mina Kavani.

Debrief +

- **À écouter :** pour celleux qui aiment la sylvothérapie, laissez-vous bercer par un ancien épisode de ***La Main Verte*** sur France Inter à propos des mélèzes, conifères européens par là (à partir de 1min45 !)
- **À regarder :** pour celleux qui veulent comprendre le rapport conflictuel de Thomas Bernhard à son pays l'Autriche, RDV ici.

Le sondage du Debrief

Pas de Debrief sans sondage ! Parmi ces 4 personnalités que nous avons croisées au théâtre cette année, à côté de qui auriez-vous aimé être assis·es ?

mais oui qui ?

Adèle Haenel 🦻
Vincent Dedienne 🎭
Ségolène Royal FR
Mathieu Amalric 🎬

Le haut et le bas du mois

Le **haut du mois** est décerné à la compagnie Munstrum théâtre qui a décroché le Molière du théâtre public pour son spectacle *40° sous zéro*, réunissant deux pièces du dramaturge argentin Copi. Mis en scène par Louis Arène, également récompensé d'un Molière, il nous avait décoiffées au Rond-Point… et donné envie d'y retourner !

Le **bas du mois** concerne le départ de Stéphane Braunschweig du théâtre de l'Odéon. L'émotion était particulièrement palpable lors de la présentation de sa dernière saison. Stéphane si tu nous lis… merci !

Des fleurs pour Stéphane Braunschweig… vues d'en haut !

La fête

Heureusement nous passons rapidement des larmes à la joie en découvrant les programmes pour la saison 2024-2025. Le retour de Georgia Scalliet (si vous ne l'avez jamais entendue ni vue jouer, précipitez-vous) pour *Les fausses confidences* de Marivaux - dans une mise en scène signée Alain Françon - remporte pour le moment la palme de la meilleure nouvelle !

Georgiaaaaa dans *La Seconde surprise de l'amour* mise en scène par Alain Françon aux Ateliers Berthier en 2021. © Jean-Louis Fernandez.

Rendez-vous en juillet pour une newsletter estivale. En attendant, retrouvez-nous sur Instagram @ledebriefoff pour découvrir notre prochaine sélection des 5 pièces de la rentrée à réserver au plus tôt ainsi que tous nos debriefs mini.

Clémentine & Laure ✾

DE LA COUR AU JARDIN

CRITIQUE

Oui

8 JUIN 2024

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog

© Photo Y.P -

Son nom est Persane
La Persane.

Une femme qui répondra à une tragique question par un « oui » définitif.
Un adverbe parfait pour un beau titre de pièce de théâtre, non ?

Cette pièce est l'adaptation par Célie Pauthe et Claude Duparfait du roman éponyme de Thomas Bernhard.
Ces deux amoureux du travail du romancier autrichien signent-là leur deuxième collaboration autour de cet auteur majeur.
En 2012, ils avaient porté sur les planches de La Colline *Des arbres à abattre*.

Des arbres, il y en aura, dans ce récit, puisqu'une bonne partie de *Oui* se déroule dans une forêt de mélèzes.
A tel point que cette forêt deviendra un véritable personnage à part entière.

Oui. Une rencontre entre le narrateur et une jeune femme iranienne.
Cette rencontre, comme bien des rencontres chez Thomas Bernhard, sera asymétrique.
Deux personnages ne se retrouveront pas sur un pied d'égalité.

Si lui sera sauvé par cette rencontre (il sort en effet d'une longue période d'isolement, de solitude et de dépression), elle, en revanche, ne tirera rien de positif des longues promenades en forêt en compagnie de cet homme.
On assiste à une sorte de pillage de l'identité de l'autre.

En ce sens, nous retrouvons l'un des thèmes majeurs de l'œuvre du romancier : « *Comment survivre, lorsqu'on a été sauvé sans avoir pu en retour sauver l'autre ?* » résume fort justement la metteure en scène Célie Pauthe.
D'autant qu'un message politique ne tarde pas à apparaître : Thomas Bernhard nous parle d'une société autrichienne, mais également européenne, une société très contemporaine, raciste, néofasciste et donc totalement hostile au concitoyen étranger.

Il n'était pas chose aisée de porter sur les planches ce roman, constitué d'un long et unique monologue, d'un narrateur qui tend un miroir à l'auteur, bien entendu, mais également à ses lecteurs.
Il fallait pour cela adopter des parti-pris qui se révèlent ici fonctionner à merveille.

Le premier de ces choix artistiques a consisté à concentrer le propos sur la relation narrateur/Persane. Il a donc fallu « amoindrir » d'autres personnages évoqués dans le livre.
Pour autant, il a été décidé que la Persane n'apparaîtrait qu'au lointain, en images préalablement filmées en forêt. François Weber a réalisé de très belles images, sombres et oppressantes à la fois.

Ensuite, il fut dit que cette femme deviendrait un personnage à part entière. C'est ainsi que Mademoiselle Pauthe et Claude Duparfait lui ont écrit des textes et des répliques, de façon à ce que nous assistions à chaque promenade à des dialogues entre les deux.

C'est Mina Kavani qui incarne cette jeune femme, dont nous assistons à la lente descente aux enfers.
J'ai retrouvé avec bonheur l'engagement, la puissance de jeu de celle qui était le personnage unique **de la pièce *I'm deranged***, en octobre dernier, au Théâtre de l'Athénée.
A l'écran, elle parvient à mêler sauvagerie et fragilité avec une vraie justesse jamais prise en défaut.

Bien qu'en ayant procédé à des coupes dans le texte, tout en créant des dialogues qui n'existent pas dans le roman, nous en retrouvons parfaitement la puissance.
Ici, règne en permanence le caractère impitoyable de Bernhard. Impitoyable envers lui-même (on lui a parfois reproché sa misanthropie, voire sa mysoginie), impitoyable envers ses concitoyens, également.
Et donc envers nous autres spectateurs.

C'est ainsi que cette pièce est une adresse permanente au public.
Nous allons être témoins, nous allons également être confrontés par Claude Duparfait au miroir qu'il nous tend.
Une sorte d'égalité règne en permanence : nous le voyons très souvent aussi bien qu'il nous voit. Il interagira même avec des spectateurs.

Durant une heure trente, le comédien va nous impressionner. Vraiment.
Dans une première partie, d'une petite voix assez égale, le sourcil gauche levé, il nous campe son personnage et nous présente les conditions de sa rencontre avec La persane.

Une fois levé de sa chaise, Célie Pauthe lui fait adopter une démarche assez étonnante, que pourrait prendre un enfant, ou quelqu'un d'un peu naïf.
Le comédien nous transmet ainsi une sorte d'innocence, de légèreté, contredite par les images filmées.

Il est impossible de se détourner de ce qu'il va nous dire et décrire.
Parfois, il met parfaitement en avant l'humour contenu dans le texte. Un pré, une centrale électrique, des cochons, des volailles nous tireront bien des sourires.

L'engagement de Claude Duparfait est total, comme à l'accoutumée. Nous sommes totalement pris dans les rets de cet homme confronté à cette relation inégale au possible.
Les scènes finales sont d'une beauté à couper le souffle !

Il faut assister à ce spectacle d'une intensité brûlante, dans une mise en scène à la fois sobre et luxuriante.
Une vraie réussite, saluée comme il se doit par nombre de "bravo !" sonores, dont celui de votre serviteur.

Oui - Odéon - Théâtre de l'Europe

Célie Pauthe et Claude Duparfait partagent de longue date une passion pour l'œuvre de Thomas Bernhard - pour son sens du tragique, pour son humour, pour le combat qu'il

https://theatre-odeon.eu/fr/saison-2023-2024/spectacles-20…

Chantiers de culture

Oui, ou la vie en négatif

Jusqu'au 15/06, aux Ateliers Berthier-Odéon (75), Célie Pauthe et Claude Duparfait adaptent *Oui*, le roman de Thomas Bernard. Ils font leur miel du pessimisme actif de l'auteur autrichien. Ils se frottent aux affres d'un homme arraché au désespoir par la survenue d'une étrangère qu'il ne parviendra pas à sauver de l'abîme.

Le comédien s'adresse directement au public, assis en porte à faux sur une chaise, unique meuble sur le plateau nu, à ses côtés un sac poubelle. **Mi narquois, mi renfrogné, il s'empare avec gourmandise de la langue ressassante et contournée de l'auteur, de ses formules aiguisées**. Le narrateur de cette histoire a sombré dans une sorte d'impasse dont ne le sortent ni ses recherches scientifiques, ni la musique de Schumann, ni la sagesse de Schopenhauer,… Pour illustrer cet état, il cite une parabole de son philosophe de chevet : « Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir contre la gelée par leur propre chaleur. Mais aussitôt, ils ressentirent les blessures de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres (….) de sorte qu'ils étaient ballottés entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils trouvent une distance moyenne qui leur rende la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau » (In *Parerga et Paralipomena).* **Le ton est donné, personne ne peut sauver personne dans le monde gelé où vit le narrateur**. Prostré dans sa maison à en devenir fou, dans sa haine envers la « société répugnante de cupidité, de stupidité », jusqu'à ce que l'arrivée d'une étrangère, originaire de Chiraz, le sorte de sa torpeur et lui redonne goût à la vie. Mais lui, que peut-il faire pour elle ?

Du monologue au dialogue

Célie Pauthe et Claude Duparfait n'en sont pas à leur première aventure commune avec l'écrivain autrichien. Ils avaient réalisé, en 2013, *Des arbres à abattre*, histoire tout aussi funèbre : un homme raconte les obsèques d'une amie de jeunesse qui s'est donnée la mort… L'adaptation ici se focalise sur la relation entre le narrateur et la Persane rencontrée chez l'agent immobilier Moritz, seul ami du narrateur dans ce village de l'Autriche profonde. En périphérie, un personnage mystérieux, le Suisse, compagnon de l'étrangère. Il a acheté dans cette région un terrain humide et pentu pour construire à sa femme une maison de béton, dans la perspective, selon elle, de l'y reléguer. Dans le roman, la Persane n'est évoquée qu'à travers le monologue du narrateur. De coupes en réécriture, les artistes ont créé des dialogues entre les deux protagonistes. Ce court roman, inspiré d'une histoire vécue par l'écrivain, devient ici un requiem, un tombeau poétique. **La comédienne iranienne Mina Kavani nourrit son personnage de sa présence décalée**, son léger accent et des poèmes de Forough Farrokhzad égrenés en farsi.

Thomas Bernhard avait imaginé deux titres, *Promenade* et *La Persane*. La relation entre les deux êtres se noue dans des séquences filmées, souvenirs de leurs promenades dans la forêt de mélèzes. **Des moments d'échange intense. Lui, ému par sa présence et sa fragilité, elle, se livrant sans jamais se sentir réconfortée**. Elle se perçoit rejetée, exclue, perdue. « Tout est si sombre, je pourrais me perdre, j'ai froid (…) Je suis comme déchiquetée ». Ils partagent pourtant leur passion pour Schumann en lisant ensemble les partitions, ils échangent sur Schopenhauer et elle lui fait entendre de la poésie persane. **Plans larges de leurs déambulations sur les sentiers, gros plans sur le visage bouleversant de Mina Kavani** doublent le récit de Claude Duparfait à la fois présent dans l'image et sur scène, le corps traversé par ces réminiscences fantomatiques. Comme aspiré par le spectre de celle qui n'est plus qu'une figure évanescente projetée sur le mur du fond.

Adresser la parole pour échapper à la folie

Dans son livre, Thomas Bernhard pose inlassablement cette question : comment survivre alors qu'on a été sauvé sans avoir pu en retour sauver l'autre ? Ce violent paradoxe est le moteur d'une écriture exutoire où il n'épargne personne et encore moins lui-même. Pour lui, « le monde est une sorte d'hiver » et l'être humain a besoin d'un manteau pour se réchauffer. **La mise en scène file la métaphore du gel : malgré son grand manteau de mouton noir, la Persane n'est plus protégée de rien** et sa disparition est matérialisée par un brouillard rampant qui monte insidieusement du sol et va jusqu'à engloutir le narrateur dans un froid mortel. Claude Duparfait endosse la fourrure que la défunte a laissée derrière elle, et, à travers lui le narrateur ne trouvera le réconfort qu'en verbalisant sa détresse. Le comédien semble dans l'urgence de nous adresser cette parole, puisée par l'auteur au tréfonds de la noirceur humaine. « **Lorsque je lis Bernhard, c'est comme s'il se mettait à me parler en direct**« , dit-il, « il est là, en chair et en os, tout près de moi, avec son hyper exigence, son humour, son exagération érigée comme un art ».

Transporté par l'élan viscéral de l'écriture, **Claude Duparfait l'incarne et la partage en direct avec le public. Quelle performance !** Par la mise en scène lumineuse de Célie Pauthe, dépouillée de tout artifice, au plus près de la tragique lucidité de Thomas Bernhard, **la beauté de ce *Oui* transcende le désespoir distillé par Schopenhauer** :
« Vouloir vivre, faire effort et souffrir, telles sont les trois phases invariables de toute existence. La souffrance est d'autant plus vive que l'intelligence est plus éclairée ». **Mireille Davidovici, photos Jean-Louis Fernandez**

Oui, Célie Pauthe et Claude Duparfait : ***jusqu'au 15/06, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h. Théâtre Odéon-Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès, 75017 Paris (Tél. : 01.44.85.40.40). Le texte est publié en Folio Poche (Gallimard).***

Le top 10 de la semaine du service culture 7 juin 24 (DR)

par SERVICE CULTURE

publié le 8 juin 2024 à 10h18

Oui de Thomas Bernhard et Célie Pauthe

Célie Pauthe et Claude Duparfait, impeccable comédien, adaptent avec bonheur le monologue féroce et drôle de l'Autrichien Thomas Bernard. Jusqu'au 15 juin à l'Odéon.

Presse écrite FRA

Libé CULTURE

Edition : **10 juin 2024 P.18-20**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **-**
Nombre de mots : **922**

Aux Ateliers Berthier, oh que «Oui»!

Théâtre

Article réservé aux abonnés

Célie Pauthe et Claude Duparfait, impeccable comédien, adaptent avec bonheur le monologue féroce et drôle de l'Autrichien Thomas Bernard au Théâtre de l'Odéon.

Pour une fois au théâtre, la vidéo n'est pas un gadget, même si les dialogues cassent la musique du texte. (Jean-Louis Fernandez)

Oui, c'est d'abord non. Dans ce long monologue écrit par l'écrivain autrichien Thomas Bernhard en 1978, seul un homme parle, mais il en embarque d'autres, une femme surtout, et tout le monde épelle son non à travers lui, flotte dedans faute de pouvoir dire oui. Tout le monde, sauf l'agent immobilier Moritz. Lui, il écoute. C'est le rôle de l'agent immobilier : écouter les névroses, les fantasmes, les solitudes des clients, pour les transformer en maisons. Mais Moritz n'est pas le narrateur. Le narrateur, un double de l'auteur en scientifique, s'est coupé de tout, de tous. Il ne travaille plus. Il ne lit plus Schopenhauer et n'écoute plus Schumann, ses passions, ses deux oui. Il est dévasté par la maladie, la dépression, horrifié par les habitants de cette contrée autrichienne perdue, isolée, brutale, hostile. Et il est venu chez Moritz pour vider son sac. Il commence à le faire quand apparaît un couple venu conclure l'achat d'un terrain froid, humide, toujours à l'ombre, au-delà du cimetière et de la forêt.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Pourquoi l'homme, le Suisse, veut-il construire dans cet endroit invivable ? Parce que *«leur vie à tous deux, c'est ainsi que le Suisse s'était exprimé, débouchait en cet endroit précis»*. Il a construit partout des centrales électriques, dans des contrées chaudes et riantes, et maintenant, *«de toute évidence, le Suisse avait conçu son domicile, qu'il appelait constamment son dernier domicile, exactement comme ses centrales, qu'il avait bâties aux quatre coins du monde. Quand on examinait le plan de plus près, on se trouvait en présence d'une quantité de pièces où l'on n'aurait voulu vivre à aucun prix, mais le Suisse était convaincu d'avoir dessiné la maison d'habitation idéale»*.

Un musicien et un mime

Qu'il s'agisse du Suisse, de la tenancière de l'auberge, de cette campagne d'Autriche, le texte est une cantate, féroce et drôle, de la solitude négative. Il concentre le talent de Bernhard, Bach du désastre moral et mental autrichien : cet art du rabâchage et du contrepoint où les discours rapportés par une voix furieuse forment de petites phrases musicales qui reviennent et reviennent dans le flux d'une mélodie noire, avec de légères variations signifiant les changements de ton : les récits de Bernhard sont des règlements de comptes et des leçons de musique. Pour les faire vivre sur scène, le comédien doit être un musicien et un mime : intonation, débit, grimaces, gestes, tout doit être exagéré et retenu, plein de chagrin et de jeu. Claude Duparfait, qui a beaucoup incarné les personnages de Bernhard, est ce comédien. Aussi comique que désespéré, tranchant que subtil, sauvage que délicat, absent que présent. Même de face, il semble de profil : un oiseau humain qui plie une jambe, casse un poignet, tape sur une cuisse, pour mieux articuler et désarticuler le texte selon des perspectives cassées, des angles aigus. Assis sur une chaise de jardin, entre une bouteille d'eau et un gros sac à vêtements, il désespère de tout et attend quelqu'un. Pour s'envoler, pour revivre, il en a besoin.

Et voilà l'autre grand personnage du texte, la jeune femme du Suisse : *«Une Persane native de Shiraz, comme je n'avais pas tardé à l'apprendre, un être qui me régénérait de fond en comble, et donc un partenaire de marche, de pensée, et donc de conversation et d'échanges philosophiques, qui me régénérait de fond en comble, et comme je n'en avais plus eu depuis des années et comme je n'aurais jamais imaginé qu'une femme puisse l'être avec moi.»* Avec elle, il va de nouveau aimer Schopenhauer, Schumann : vivre un trip d'adolescent. Il va respirer, travailler. Et il va pouvoir la tirer du désespoir jumeau où elle a plongé. Du moins veut-il le croire, ce gros malin.

Réciter du Schopenhauer sous la pluie

Dans le texte, la Persane n'existe et ne parle qu'à travers la voix du narrateur. A l'Odéon, jouée par l'actrice iranienne Mina Parvani, elle apparaît, mais uniquement filmée, avec lui, tandis qu'ils se promènent en hiver dans une forêt de mélèzes. Réciter du Schopenhauer sous la pluie, il faut le faire. Ils le font. Elle dit même quelques poèmes en persan. Pour éviter une heure et demie de monologue, Célie Pauthe a fait ce choix qui donne au personnage une présence fantomatique, comme dans le texte (fort bien coupé, réduit à l'essentiel) : ni là, ni pas là. Pour une fois au théâtre, la vidéo n'est pas un

225497 - CISION 2486217600505

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

gadget, même si les dialogues cassent la musique du texte. Cette histoire, naturellement, finira mal, très vite : *«Incroyable, dit le narrateur, la rapidité avec laquelle la meilleure relation, quand on lui demande plus qu'elle ne peut donner, se détériore et finit par se consumer entièrement.»* Il a pompé la Persane, et puis, saturé ou repus, il l'a abandonnée. Qu'elle le lui reproche ne peut le conduire qu'à une chose : écrire ce qu'ils ont vécu, comment elle a fini. *Oui* est le dernier mot du texte. C'est le *Oui* qu'elle dit à la mort, mais c'est lui qui l'écrit. *«Une belle fin, non ?»* ajoute Claude Duparfait, mutin.

Oui, d'après Thomas Bernhard. Adaptation et conception de Claude Duparfait et Célie Pauthe, mise en scène de Célie Pauthe, à l'Odéon-Ateliers Berthier (75017), jusqu'au 15 juin.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

https://www.liberation.fr/culture/scenes/notre-selection-de-spectacles-cette-semaine-oui-de-celie-pauthe-et-thomas-bernhard-les-paravents-de-jean-genet-et-arthur-nauzyciel-20240611_DAWZ4EWYUJAVDBYGB4HXBVJ3ZM/

Libération

Théâtre et danse

Notre sélection de spectacles cette semaine : «Oui» de Célie Pauthe et Thomas Bernhard, «les Paravents» de Jean Genet et Arthur Nauzyciel…

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir à Paris. Avec aussi : «la Meringue du souterrain» du Zerep, «L'Amour vainqueur» d'Olivier Py, «Stadium» de Mohamed El Khatib…

de G à D: La Meringue et le sous terrain, Stadium et Oui. photo payante au centre, celle de Yohanne Lamoulère.

par SERVICE CULTURE

publié le 11 juin 2024 à 18h18

Libé a bien tenté de trouver un peu d'amour et de joie, cette semaine, pour se consoler en se tournant vers des spectacles à voir ou réserver. Célébration de la bouffonnerie avec *la Meringue du souterrain*, de Sophie Perez et de la Compagnie Le Zerep, fraternité du stade et des supporteurs avec *Stadium* de Mohamed El Khatib. Le monde étant ce qu'il est, il est aussi question dans notre sélection du désastre moral autrichien (*Oui*, d'après Thomas Bernhard) ou de la fable coloniale en Algérie (avec *les Paravents* de Genet) – sujets si actuels aujourd'hui.

https://www.liberation.fr/culture/scenes/notre-selection-de-spectacles-cette-semaine-oui-de-celie-pauthe-et-thomas-bernhard-les-paravents-de-jean-genet-et-arthur-nauzyciel-20240611_DAWZ4EWYUJAVDBYGB4HXBVJ3ZM/

Théâtre

Oui de Célie Pauthe, d'après Thomas Bernhard

(Jean-Louis Fernandez)

Célie Pauthe et Claude Duparfait, impeccable comédien, adaptent avec bonheur le monologue féroce et drôle de l'Autrichien Thomas Bernard. Le textel est une cantate de la solitude négative et concentre le talent de Bernhard, cet art du rabâchage et du contrepoint. A l'Odéon-Ateliers Berthier (75017), jusqu'au 15 juin. Lire notre critique.

Télérama

Théâtre : les meilleurs spectacles à voir à Paris en juin 2024

"Avant la terreur", "Ranger", "Les Paravents"... Découvrez les meilleures pièces qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que "Télérama" en a pensé.

Pour faire vivre son Richard III dans « Avant la terreur », Vincent Macaigne a coupé et enrichi de textes de son cru « Henri VI » et « Richard III ». À voir à la Colline. Photo Simon Gosselin.

Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Kilian Orain

Réservé aux abonnés

Publié le 13 juin 2024 à 09h55

Oui

Dans *Oui,* roman publié en 1978, l'écrivain autrichien Thomas Bernhard raconte la rencontre qui aurait pu être salvatrice entre un scientifique isolé au milieu des bois et une femme fascinante, « la Persane », venue d'une terre étrangère. Enfermée dans le mutisme, celle-ci résiste à l'emprise du Suisse, son époux architecte, dont le seul but est de lui construire une *« maison-tombeau »*. Sur fond de scène, l'image d'une forêt automnale apparaît peu à peu. Deux silhouettes y avancent lentement : le narrateur (Claude Duparfait, intense, qui continue de parler en scène) et la promeneuse, interprétée par Mina Kavani (talentueuse actrice d'origine iranienne), que l'on ne verra que dans ce film projeté. Entre le texte clinique de Bernhard auscultant, non sans ironie et poésie, les abysses névrotiques de la déréliction, et toute la puissance d'incarnation d'un acteur épaulé par un film envoûtant, Célie Pauthe réussit là une superbe alchimie. — **E.B.**

TTT De Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe. Durée : 1h30. Jusqu'au 15 juin, 20h (du mer. au sam.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17e, 01 44 85 40 40. (8-36 €).

Presse écrite FRA

Libé CULTURE

Edition : **14 juin 2024 P.48-51**
Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **N.C.**

Journaliste : **Philippe Lançon**
Nombre de mots : **974**

Aux Ateliers Berthier, oh que «Oui»!

Théâtre

Article réservé aux abonnés

Célie Pauthe et Claude Duparfait, impeccable comédien, adaptent avec bonheur le monologue féroce et drôle de l'Autrichien Thomas Bernard au Théâtre de l'Odéon.

Pour une fois au théâtre, la vidéo n'est pas un gadget, même si les dialogues cassent la musique du texte. (Jean-Louis Fernandez)

par Philippe Lançon
publié le 7 juin 2024 à 4h36

Écouter cet article

Powered by Podle
00:00

00:00
1x

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Oui, c'est d'abord non. Dans ce long monologue écrit par l'écrivain autrichien Thomas Bernhard en 1978, seul un homme parle, mais il en embarque d'autres, une femme surtout, et tout le monde épelle son non à travers lui, flotte dedans faute de pouvoir dire oui. Tout le monde, sauf l'agent immobilier Moritz. Lui, il écoute. C'est le rôle de l'agent immobilier : écouter les névroses, les fantasmes, les solitudes des clients, pour les transformer en maisons. Mais Moritz n'est pas le narrateur. Le narrateur, un double de l'auteur en scientifique, s'est coupé de tout, de tous. Il ne travaille plus. Il ne lit plus Schopenhauer et n'écoute plus Schumann, ses passions, ses deux oui. Il est dévasté par la maladie, la dépression, horrifié par les habitants de cette contrée autrichienne perdue, isolée, brutale, hostile. Et il est venu chez Moritz pour vider son sac. Il commence à le faire quand apparaît un couple venu conclure l'achat d'un terrain froid, humide, toujours à l'ombre, au-delà du cimetière et de la forêt.

Pourquoi l'homme, le Suisse, veut-il construire dans cet endroit invivable ? Parce que *«leur vie à tous deux, c'est ainsi que le Suisse s'était exprimé, débouchait en cet endroit précis»*. Il a construit partout des centrales électriques, dans des contrées chaudes et riantes, et maintenant, *«de toute évidence, le Suisse avait conçu son domicile, qu'il appelait constamment son dernier domicile, exactement comme ses centrales, qu'il avait bâties aux quatre coins du monde. Quand on examinait le plan de plus près, on se trouvait en présence d'une quantité de pièces où l'on n'aurait voulu vivre à aucun prix, mais le Suisse était convaincu d'avoir dessiné la maison d'habitation idéale»*.

Un musicien et un mime

Qu'il s'agisse du Suisse, de la tenancière de l'auberge, de cette campagne d'Autriche, le texte est une cantate, féroce et drôle, de la solitude négative. Il concentre le talent de Bernhard, Bach du désastre moral et mental autrichien : cet art du rabâchage et du contrepoint où les discours rapportés par une voix furieuse forment de petites phrases musicales qui reviennent et reviennent dans le flux d'une mélodie noire, avec de légères variations signifiant les changements de ton : les récits de Bernhard sont des règlements de comptes et des leçons de musique. Pour les faire vivre sur scène, le comédien doit être un musicien et un mime : intonation, débit, grimaces, gestes, tout doit être exagéré et retenu, plein de chagrin et de jeu. Claude Duparfait, qui a beaucoup incarné les personnages de Bernhard, est ce comédien. Aussi comique que désespéré, tranchant que subtil, sauvage que délicat, absent que présent. Même de face, il semble de profil : un oiseau humain qui plie une jambe, casse un poignet, tape sur une cuisse, pour mieux articuler et désarticuler le texte selon des perspectives cassées, des angles aigus. Assis sur une chaise de jardin, entre une bouteille d'eau et un gros sac à vêtements, il désespère de tout et attend quelqu'un. Pour s'envoler, pour revivre, il en a besoin.

Et voilà l'autre grand personnage du texte, la jeune femme du Suisse : *«Une Persane native de Shiraz, comme je n'avais pas tardé à l'apprendre, un être qui me régénérait de fond en comble, et donc un partenaire de marche, de pensée, et donc de conversation et d'échanges philosophiques, qui me régénérait de fond en comble, et comme je n'en avais plus eu depuis des années et comme je n'aurais jamais imaginé qu'une femme puisse*

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

l'être avec moi.» Avec elle, il va de nouveau aimer Schopenhauer, Schumann : vivre un trip d'adolescent. Il va respirer, travailler. Et il va pouvoir la tirer du désespoir jumeau où elle a plongé. Du moins veut-il le croire, ce gros malin.

Réciter du Schopenhauer sous la pluie

Dans le texte, la Persane n'existe et ne parle qu'à travers la voix du narrateur. A l'Odéon, jouée par l'actrice iranienne Mina Parvani, elle apparaît, mais uniquement filmée, avec lui, tandis qu'ils se promènent en hiver dans une forêt de mélèzes. Réciter du Schopenhauer sous la pluie, il faut le faire. Ils le font. Elle dit même quelques poèmes en persan. Pour éviter une heure et demie de monologue, Célie Pauthe a fait ce choix qui donne au personnage une présence fantomatique, comme dans le texte (fort bien coupé, réduit à l'essentiel) : ni là, ni pas là. Pour une fois au théâtre, la vidéo n'est pas un gadget, même si les dialogues cassent la musique du texte. Cette histoire, naturellement, finira mal, très vite : *«Incroyable, dit le narrateur, la rapidité avec laquelle la meilleure relation, quand on lui demande plus qu'elle ne peut donner, se détériore et finit par se consumer entièrement.»* Il a pompé la Persane, et puis, saturé ou repus, il l'a abandonnée. Qu'elle le lui reproche ne peut le conduire qu'à une chose : écrire ce qu'ils ont vécu, comment elle a fini. *Oui* est le dernier mot du texte. C'est le *Oui* qu'elle dit à la mort, mais c'est lui qui l'écrit. *«Une belle fin, non ?»* ajoute Claude Duparfait, mutin.

Oui, d'après Thomas Bernhard. Adaptation et conception de Claude Duparfait et Célie Pauthe, mise en scène de Célie Pauthe, à l'Odéon-Ateliers Berthier (75017), jusqu'au 15 juin.

Pour aller plus loin :

Dans la même rubrique

À la une

225497 - CISION 5823517600502

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Oui

D'après Thomas Bernhard, traduction Jean-Claude Hémery, adaptation et conception Claude Duparfait et Célie Pauthe, mise en scène Célie Pauthe, jeu Claude Duparfait. À l'Odéon-Théâtre de l'Europe / Berthier.

© Jean-Louis Fernandez

Après une première expérience commune autour de Thomas Bernhard – Célie Pauthe et Claude Duparfait avait présenté en 2012 *Des arbres à abattre* – ils remettent ensemble sur le métier, l'ouvrage. De son côté Claude Duparfait a également mis en scène en 2017 à La Colline *L'Origine* et *La Cave,* librement inspiré de l'auteur. Autant dire que Thomas Bernhard le hante.

Oui est un récit étrange, ardent, qui se déroule sur un temps très condensé, quatre mois, où le narrateur, scientifique en panne d'inspiration, est hanté par la femme d'à côté nouvellement arrivée. Son mari, riche homme d'affaires, est venu acheter un terrain et bâtir une maison de béton, dans un coin reculé de la Haute-Autriche. La nature y est sublime, élégante et désoeuvrée comme la jeune femme en manteau de fourrure noire, aussi tranquille que les personnages sont intranquilles, avec une forêt de mélèzes qui devient le personnage principal du récit.

C'est au cours de promenades quotidiennes sur ces sentiers boueux et escarpés qu'ils s'apprivoisent très petit à petit, gardant pourtant chacun son mystère. Elle, la Persane, incarnée à l'écran, par la magnifique Mina Kavani. Lui, seul en scène, perdu dans ses rêveries et refoulements, espérant encore il ne sait quoi. Le spectacle est construit sur ce va-et-vient entre l'image à l'écran et le plateau, deux dimensions qui se complètent à merveille et mettent en face à face deux êtres tourmentés et désemparés autour d'échanges intellectuels sensibles, deux fragilités cristal, deux extrêmes en un chant des ténèbres. « Il nous faut continuer à exister » se disent-ils l'un et l'autre tout en convenant réciproquement que « tantôt nous n'avons besoin de personne, tantôt nous avons besoin de quelqu'un. »

Ils aiment Schumann et le piano, rappelant les lettres amoureuses de Robert à Clara, « Quand j'improvise au piano, ce ne sont que des chorals. Si j'écris, ma pensée est absente de ce que je fais. J'aimerais à dessiner partout en grandes lettres et en accords : Clara », évoquent Shopenhauer et les philosophes, parlent de Vienne et de Paris, Shiraz et Ispahan. Par la Persane, ce « quelqu'un de langue étrangère » il revit et fixe par écrit son souvenir, citant les mots du poète persan Anwari Soheili : « As-tu perdu l'empire du monde ? Ne t'en afflige point ; ce n'est rien. As-tu conquis l'empire du monde ? Ne t'en réjouis pas ; ce n'est rien. Douleurs et félicités, tout passe, Passe à côté du monde, ce n'est rien dit le poète. » Puis c'est un oiseau qui passe et s'installe au cœur de la conversation, en référence au poète Attar. « Souviens-toi du vol… » dit-elle.

Puis la relation s'étiole et chacun s'isole dans une sourde dépression. « Cet être m'est devenu étranger » dit-il. Elle, s'efface, au fil de la construction de sa maison-prison dans laquelle elle finit par s'installer, même inachevée, et où un jour il se rend. « Je n'ai pas quitté cette chambre depuis deux semaines » lui avoue-t-elle. Êtres perdus, êtres déçus, « c'est de vous que j'ai attendu ce salut » se risque-t-il à dire. « Ne revenez plus me voir » demande-t-elle.

Il apprit quelques jours plus tard qu'elle s'était jetée sous un camion. « Et aujourd'hui je ne sais plus combien de promenades j'ai faîtes avec elle, mais je suis allé me promener avec elle tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, en tout cas je me suis promené plus souvent et avec plus de persévérance avec elle qu'avec aucun être au monde… » Il ne reste qu'un manteau noir accroché à un parapet dont s'est emparé le narrateur, et qu'il a revêtu avant de s'écrouler.

Oui est un spectacle dépouillé, comme ses personnages mis à nu. C'est le « oui » d'un pacte avec la mort dans lequel la Persane s'était engagée. Seuls un fauteuil, un sac et un manteau pour traduire l'attirance autant que l'abandon entre un homme et une femme en déshérence, et en miroir. Quelques notes de piano à peine perceptibles perlent à certains moments. On est face au vertige d'une écriture sensitive et musicale, celle de Thomas Bernhard, moins grinçante que parfois et retransmise par le souffle et le vertige de Claude Duparfait, et par les images habitées et ténébreuses du film, donnant corps à l'être idéal et vital de la Persane, Mina Kavani. C'est un travail sensible, co-adapté et mis en scène en octobre 2023 par Célie Pauthe qui signe avec maestria sa sortie du Centre dramatique national de Besançon, qu'elle a dirigé pendant dix ans.

Brigitte Rémer, le 17 juin 2024

Lumière Sébastien Michaud – son Aline Loustalot – vidéo François Weber – costumes Anaïs Romand – assistanat à la mise en scène Antoine Girard – accompagnement à la scénographie Guillaume Delaveau – cheffe opératrice du film, assistanat à la mise en scène Irina Lubtchansky. *Film :*
avec Mina Kavani et Claude Duparfait – écriture Claude Duparfait et Célie Pauthe – réalisation Célie Pauthe – cheffe opératrice Irina Lubtvhansky – Thomas Bernhard est représenté par L'Arche, agence théâtrale www.arche-editeur.com

Du 24 mai au 15 juin 2024, Théâtre de l'Odéon/Berthier, 1 rue André Suarès. 75017. Paris – métro : Porte de Clichy – tél. : 01 44 85 40 40 – site : www.theatre-odeaon.eu

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

CRITIQUES

Le duo Pauthe-Duparfait dit un intense *Oui* à Thomas Bernhard

18 octobre 2023

Au CDN Besançon Franche-Comté, pour sa dernière création en tant que directrice, puis au TNS, Célie Pauthe met en scène pour la troisième fois le comédien Claude Duparfait. Ensemble, ils adaptent intensément la prose noire autant qu'incandescente de Thomas Bernhard.

© Jean-Louis Fernandez

Assis sur une chaise, le comédien semble perdu dans ses pensées. Un livre à la main, sa seule richesse qu'il couve avec tendresse, un sac poubelle posé à ses côtés, il a le regard vague de ceux qui n'arrivent pas à vivre dans le présent, à vivre en communauté. Parfois un sourire fugace éclaire son visage. Certainement la réminiscence émue d'un moment depuis longtemps révolu. Il reste imperturbable au bruit dans la salle. Il attend le bon moment pour s'adresser à ces visages inconnus qui l'observent et le scrutent.

A dépressif, dépressif et demi

© Jean-Louis Fernandez

Fiévreux, il tremble, hésite. Puis dans une salve, les mots se bousculent à grands flots. Brûlants, ils le libèrent de ce trop plein de souvenirs, des fantômes du passé qui hantent autant qu'ils habitent ses jours, ses pensées. Ermite, misanthrope, il vit loin du monde, dans une maison cachée derrière une forêt dans une région reculée d'Autriche. Scientifique à ses heures perdues, il tente des expériences sur les anticorps de la nature, s'enferme chaque jour un peu plus dans sa neurasthénie. La dépression le ronge. Un temps, à peine quelques mois, il crut s'en libérer. De ce court moment, il garde en lui une force de vie, d'étranges sensations, un garde-fou salvateur. Cela faisait plusieurs mois, qu'il n'était pas sorti de chez lui, n'avait pas parlé à un autre humain. La coupe était prête à déborder Pour ne pas sombrer, il s'était

réfugié chez son unique ami Moritz sa dernière attache à la vie, pour enfin tout lui dire de ses maux, de son état dépressif.

Une rencontre a tout changer. Agent immobilier, Moritz recevait, au même moment, la visite d'un couple de suisses, qui venait d'acquérir pour ses vieux jours, un terrain considéré comme invendable, car sombre et humide. Face au narrateur, la femme au teint mat, aux yeux bleus, se tient droite, muette. La Persane (à l'écran la ténébreuse **Mina Kavani**), puisque c'est ainsi qu'il la nomme, l'intrigue, le trouble. Il y a chez elle, dans son regard, un je-ne-sais-quoi qui le renvoie à sa propre solitude, sa propre maladie. Entre eux, sans qu'il ait besoin de se parler, naît une connivence, une complicité immédiate. Ensemble, il décide d'aller le lendemain se promener dans la forêt de mélèzes voisines. La magie opère. L'un semble être le double de l'autre. **Schopenhauer**, **Schuman**, le dégoût du monde, de la vie, les sauvent un temps, les maintiennent à flot, éloignent toutes idées suicidaires. Mais quand on ne se supporte pas soi-même, comment aider l'autre ?

Un voyage au bord du précipice

© Jean-Louis Fernandez

En adaptant *Oui*, l'un des courts romans autobiographiques de **Thomas Bernhard**, dont ils sont tous les deux passionnés, **Célie Pauthe** et **Claude Duparfait** portent au plateau une parole intemporelle, qui dit tant du mal être qui gangrène nos sociétés européennes, de sa propension à se refermer sur elle-même, à voir l'autre comme un étranger porteur de tous les maux. La plume de l'auteur autrichien est sombre tant son encre est irriguée par ses propres angoisses, son abattement. Mais, et c'est toute la beauté de sa prose, elle est émaillée de fulgurance, d'éclats de lumières irradiants. C'est d'ailleurs ce contraste permanent entre la vie exaltée et les ténèbres de la neurasthénie du dramaturge que les deux artistes mettent sous les projecteurs, qui éclairent la scène, et dans une moindre mesure la scène.

Entremêlant confessions des temps présents et images vidéos des moments plus ou moins heureux du passé, **Célie Pauthe** signe une mise en scène épurée, tout en retenue délicate, donnant ainsi au texte puissant et lucide toute sa profondeur, son intelligible fatalité. Dans ce bel écrin nu, **Claude Duparfait** se glisse avec gourmandise dans les mots de **Bernhard**, en révèle toute la force mélancolique. Jouant sur l'ambiguïté sexuelle du narrateur, qui oscille entre son amitié absolue pour Moritz et cette passion violente pour la Persane, il explore avec une justesse, une jouissance inouïe les méandres de pensées de l'auteur, nous tient en haleine jusqu'au bout, dévoilant dans un dernier souffle toute l'absurdité de l'existence, celle du souvenir fantasmé d'une femme jadis fréquentée, celle de l'auteur face à ses propres fantômes.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Besançon

---

Oui d'après Thomas Bernhard
CDN de Besançon Franche-Comté
Avenue Edouard Droz
Esplanade Jean-Luc Lagarce
25000 Besançon
jusqu'au 21 octobre 2023
Durée 1h30

Tournée
du 24 au 26 octobre 2023 au TNS

Traduction de Jean-Claude Hémery
Adaptation et conception de Claude Duparfait Célie Pauthe
Mise en scène de Célie Pauthe assistée d'Antoine Girard
Avec Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani
Scénographie de Guillaume Delaveau
Lumière de Sébastien Michaud
Son d'Aline Loustalot
Vidéo de François Weber
Costumes d'Anaïs Romand
Construction décor – Dominique Lainé, David Chazelet, Antoine Peccard
Directrice technique – Céline Luc
Régisseur général – Jean Michel Arbogast
Régie son et vidéo – Chloé Barbe
Régie lumière – Elias Farkli
Régie plateau – David Chazelet

Les Echos

CRITIQUE

Le grand « Oui » de Célie Pauthe

La metteure en scène termine en beauté son mandat à la tête du CDN de Besançon, avec une adaptation intense et dépouillée du récit tragique de Thomas Bernhard. Une histoire de solitudes, d'amour et de mort, portée avec superbe par Claude Duparfait sur scène et Mina Kavani à l'écran.

Ajouter à mes articles | Commenter | Partager Culture | Spectacles & Musique

Mila Kavani à l'écran, Claude Duparfait en scène… (© Jean-Louis Fernandez)

Par **Philippe Chevilley**

Publié le 18 oct. 2023 à 17:00 | Mis à jour le 18 oct. 2023 à 17:27

L'homme est assis seul en scène. La lumière est encore allumée dans la salle, quand il se lève et prend le public à témoin… Il va lui confier son histoire. Magnifique et tragique. Comment lui, le scientifique solitaire, terré dans sa maison forestière, était au bord de « la culbute ». Et comment, une femme, la Persane, lui a sauvé la vie, avant de mettre fin à la sienne. Oui à l'amour, oui à la mort…

« Oui » (1980) est un récit bref et ardent de Thomas Bernhard, ultranoir mais brillant d'un fol espoir. Dense, minutieusement construit, il a le côté haletant d'un thriller existentiel. Célie Pauthe, metteure en scène ultrasensible, s'en est emparée pour créer son dernier spectacle à Besançon en tant que directrice du CDN. Avec la complicité de Claude Duparfait, comédien bernhardien en diable.

La Persane est l'épouse iranienne d'un architecte suisse. Le scientifique la rencontre, un jour de désespoir où il est venu vider son sac auprès de son ami agent immobilier. Le couple vient d'acheter le plus mauvais terrain de la localité autrichienne : en pente, humide, toujours à l'ombre. Et le plan de la maison en chantier évoque un tombeau. C'est pour échapper à ce projet mortifère, à ce mari qui l'a rayée de sa vie, que l'Iranienne accepte de partir tous les jours en promenade dans la forêt avec l'homme.

D'abord les deux misanthropes croient se rencontrer. Ils aiment tous deux la philosophie (Schopenhauer), la musique (Schumann), mais leur idylle va tourner court. L'homme ne peut réchauffer le coeur glacé de la

femme, leurs conversations s'épuisent… la Persane renvoie l'homme, elle se terre dans son mausolée. Elle a dit oui au suicide et va l'exécuter…

Beauté du film

Dans la mise en scène tout en tension et en subtilité de Célie Pauthe, la femme n'est pas présente physiquement en scène, mais elle l'est à l'image, incarnée par l'actrice Mina Kavani. Sur un grand écran, au fond de la scène, se déroulent les promenades brumeuses dans la forêt de conifères. La beauté du film en tons gris-vert, le va-et-vient délicat entre l'écran et le plateau abattent la frontière entre théâtre et cinéma. Les spectateurs sont intimement plongés dans le maelstrom des deux âmes brisées.

Claude Duparfait porte au plus haut l'humanité désolée de son personnage, tour à tour exalté et résigné, superbe et misérable. Magnétique, Mina Kavani crève littéralement l'écran et bouleverse dans la scène où, recluse dans sa chambre, dans la pénombre, elle fait ses adieux à l'amour et à la vie. « Oui » est un spectacle rare, qui nous renvoie à notre solitude, à notre besoin de l'autre, un beau geste tragique qui tout à la fois nous console et nous anéantit.

OUI

Théâtre

de Thomas Bernhard.

Mise en scène de Célie Pauthe.

CDN de Besançon Franche-Comté, jusqu'au 21 octobre.

www.cdn-besancon.fr

Strasbourg, TNS, du 24 au 28 octobre 2023. Paris, Odéon, du 24 mai au 13 juin 2024.

Durée : 1 h 50

Philippe Chevilley

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Sous la direction de Célie Pauthe, le comédien s'empare avec aisance et brio de *Oui*, ce roman aussi méconnu qu'envoûtant de l'auteur autrichien où l'espoir déçu de l'amour se fait bouleversant.

« Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de çà et là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. » **Son exploration de Thomas Bernhard, Claude Duparfait la commence ainsi, par un aphorisme d'Arthur Schopenhauer, extrait de son ouvrage *Parerga et Paralipomena*.** Loin d'être vulgairement cuistre, cette métaphore animale dit beaucoup de ce qui va suivre, de cette difficulté qu'ont les êtres, souvent, à trouver la *bonne* distance pour se soutenir sans se blesser, pour se faire du bien sans se faire de mal. **Dans *Oui*, qui reste comme l'un de ses textes les plus courts et méconnus, l'auteur autrichien ne cesse d'apprivoiser, de sonder, d'expérimenter cette distance, celle qui sépare son narrateur d'une femme, La Persane**, de laquelle, sans tout à fait l'avouer et sans même prononcer le mot « amour », il s'est épris, et à laquelle il rend un hommage que, d'emblée, on devine posthume.

Cette femme, le narrateur de Bernhard la rencontre par surprise, à la faveur d'une visite chez son ami Moritz, agent immobilier de son état. Alors qu'il se confie sur son *« traquenard mental »*, l'homme est interrompu par l'arrivée des *« Suisses »*, un étranger et son épouse, bien décidés à acquérir à prix d'or un terrain, *« un pré en pente, humide et froid, plongé dans l'ombre la plus grande partie de la journée »*, dont personne n'a jamais voulu. Pendant que son mari, tout à son affaire, déballe les plans de la maison à l'allure carcérale qu'il envisage de construire, la femme, lovée dans son manteau en peau de mouton noir qu'elle ne quittera plus, le regarde avec des yeux *« pleins de haine et d'ennui »*. Et le narrateur, juste avant qu'ils ne partent, de se précipiter pour lui proposer, de la façon la plus impromptue qui soit, une balade dans la forêt de mélèzes, ces conifères, les seuls d'Europe, qui perdent leurs aiguilles à l'automne. Entre eux, va alors se nouer une relation subtile et sublime, rythmée par ces balades où les confidences, d'abord échangées quotidiennement, vont peu à peu s'espacer.

En fins connaisseurs, pour ne pas dire amoureux, de Thomas Bernhard, dont ils avaient déjà monté ensemble, et avec brio, *Des arbres à abattre* en 2013, C**élie Pauthe et Claude Duparfait adaptent cette oeuvre à la manière d'une conversation-confession univoque entre un intellectuel et son public**. Grâce à leur cheminement, mu par une force tranquille et une précision patiente, le texte de l'auteur autrichien, aussi désespéré *in fine* soit-il, apparaît moins nihiliste que certains de ses autres écrits, bercé par l'espoir déçu, mais l'espoir quand même, de la rencontre et de l'amour. En son sein, battent les coeurs de deux solitudes, l'un

reclus dans sa maison hostile où il n'arrive même plus à se consacrer à son travail sur *« les anticorps dans la nature »*, l'autre promise à un cercueil de béton en phase d'élaboration, comme symbole de la relation conjugale mortifère où elle dépérit ; en son centre, s'agitent deux forces centrifuges, animées par l'hostilité d'un monde *« inhumain et mortel »* et réunies par la folle espérance de pouvoir venir au secours l'un de l'autre. À travers ce tombeau littéraire, traversé de part en part par la musique de Schumann et les références à Schopenhauer, Thomas Bernhard décrit, comme peu d'autres avant lui, avec une pudeur matinée de radicalité, l'affinité intellectuelle qui peut naître entre deux êtres, jusqu'à constituer le ciment de leur union, mais aussi la dynamique mortifère, et forcément déceptive, qui transforme l'autre en impossible sauveur de soi, comme l'amour aveuglant peut parfois le laisser à penser.

Dans les méandres obsessionnels de l'écrivain autrichien, Claude Duparfait se fond avec l'aisance du caméléon scénique qu'il est. Finement dirigé par Célie Pauthe, il parvient, grâce à son phraser si particulier, à souligner les pleins et les déliés de son écriture, jusqu'à se transformer en explorateur magnétique de son cheminement de pensée. Dans sa présence scénique, le comédien réussit également à inviter cette dimension plus touchante, presque vulnérable, qui sous-tend, de façon très discrète, le texte de Bernhard et fait de la réminiscence d'un temps passé, à la fois béni et révolu, le point d'appui de sa réflexion. **Soutenue par les lumières de Sébastien Michaud, sa performance se trouve augmentée par le dialogue fécond qu'elle entretient avec les passages vidéos réalisés par Célie Pauthe.** Apparitions rêvées de la forêt de mélèzes, toujours soumise à une photographie qui la rend évanescente, presque irréelle, et à un temps pluvieux, ils donnent un visage, et une voix, à la Persane, qui y apparaît sous les traits de **Mina Kavani**. Énigmatique et sublime, la comédienne y campe, avec intensité, une femme tout à la fois dévastée et puissante, sombre et solaire, et finit d'offrir à Célie Pauthe, pour sa dernière création en tant que directrice du CDN de Besançon, l'une de ses compositions théâtrales les plus envoûtantes.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Oui
D'après Thomas Bernhard
Traduction Jean-Claude Hémery
Adaptation et conception Claude Duparfait, Célie Pauthe
Mise en scène Célie Pauthe
Avec Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani
Assistanat à la mise en scène Antoine Girard
Lumières Sébastien Michaud
Son Aline Loustalot
Vidéo François Weber
Costumes Anaïs Romand
Accompagnement scénographique Guillaume Delaveau
Réalisation du film Célie Pauthe
Cheffe opératrice Irina Lubtchansky

Production CDN Besançon Franche-Comté
Coproduction TPR – Centre neuchâtelois des arts vivants

Thomas Bernhard est représenté par L'Arche, agence théâtrale.

Durée : 1h30

CDN Besançon Franche-Comté
du 17 au 21 octobre 2023

Théâtre national de Strasbourg
du 24 au 28 octobre

Odéon – Théâtre de l'Europe, Paris
du 24 mai au 15 juin 2024

19 octobre 2023 par Vincent Bouquet

Télérama

“Oui”, un pas de deux tourmenté et fascinant, au théâtre national de Strasbourg

Dans une forêt reculée, deux êtres inquiets fendent leur armure… Le comédien Claude Duparfait et la metteuse en scène Célie Pauthe adaptent avec brio un roman fiévreux de l’Autrichien Thomas Bernhard.

Entre « la Persane » (Mina Kavani, uniquement à l’image) et un scientifique en proie à un « traquenard mental » (Claude Duparfait), un lien déroutant se tisse. Photo Jean-Louis Fernandez

Par Emmanuelle Bouchez

Réservé aux abonnés

Publié le 23 octobre 2023 à 15h10

Assis de guingois sur un fauteuil de jardin, dans un pantalon de velours fauve, le comédien Claude Duparfait s’apprête à plonger une nouvelle fois dans l’univers de Thomas Bernhard (1931-1989). Une écriture qu’il connaît bien, qu’il respire même, lui qui a adapté ou interprété à plusieurs reprises l’œuvre de l’écrivain et dramaturge autrichien, de pièce de théâtre en monologue autobiographique. Cette fois, la metteuse en scène Célie Pauthe l’installe sur une scène vide, entre, d’un côté, une bouteille en verre et, de l’autre, un grand sac noir ouvert comme un gouffre.

Dans *Oui,* roman publié en 1978, Thomas Bernhard raconte avec un sens du suspense aussi haletant que désespérant la rencontre en Autriche entre un scientifique parti s’isoler en forêt et une fascinante étrangère. Née à Shiraz, « la Persane » *(*qu’incarne la talentueuse actrice d’origine iranienne Mina Kavani) s’est enfermée dans le mutisme pour échapper à l’emprise de son mari, dont le seul but est de lui construire une maison-prison sur le terrain le plus pentu et humide possible. Entre ces deux personnages solitaires, le premier regard a lieu chez Moritz, le seul ami du chercheur, capable de le sortir de son *« traquenard mental ».*

Le visage de Claude Duparfait se creuse lorsqu’il interprète, halluciné, ces angoisses dévorantes. Mais s’éclaire quand il évoque les promenades quotidiennes dans la forêt de mélèzes, au côté de cette femme passionnée par la musique de Robert Schumann et la philosophie d’Arthur Schopenhauer. Et tandis qu’il

continue son récit, un film commence au fond de la scène, baignant le spectateur dans un décor de forêt automnale. Deux silhouettes y avancent lentement : la sienne, et celle de « la Persane » que l'on ne voit qu'à l'image.

Leurs pas rythment ce beau tableau vivant, et c'est alors à elle de confier ses tourments indémêlables. Entre le texte clinique de Thomas Bernhard — qui ausculte avec ironie et poésie les abysses névrotiques de la déréliction — et la puissance d'incarnation d'un comédien, épaulé par un film envoûtant, se joue une superbe et originale alchimie. Qui prendra à la fin, lors d'un geste fulgurant, tout son sens tragique.

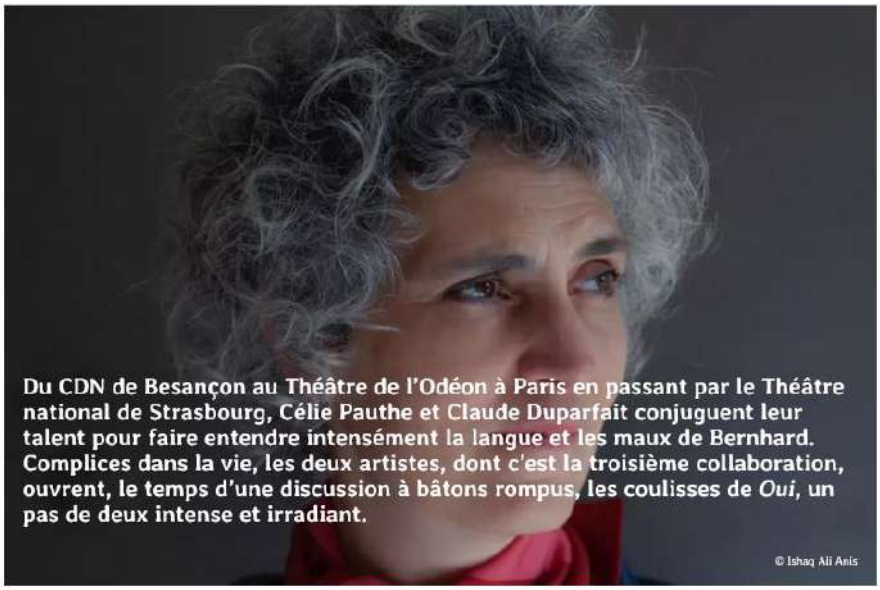
TTT *Oui*, de Thomas Bernhard, adapté par Claude Duparfait et Célie Pauthe. 1h30. Du 24 au 28 octobre au Théâtre national de Strasbourg, tél. : 03 88 24 88 24 ; du 24 mai au 15 juin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6e.

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

EN APARTÉ

Célie Pauthe et Claude Duparfait, amoureux inconditionnels de Bernhard

26 octobre 2023



Qu'est la genèse de ce projet ?

Célie Pauthe : Avec Claude, nous nous connaissons depuis plus de dix ans. Nous nous sommes rencontrés en 2012, quand j'avais adapté, à la Colline, *Des arbres à abattre*, déjà de **Thomas Bernhard**. Lors de cette première collaboration, nous avions beaucoup échangé autour du dramaturge autrichien et avions, de ce fait, constaté notre passion commune pour sa plume, mais aussi pour son univers aussi sombre que lumineux. De cette connivence singulière s'est construite notre relation amicale. C'était un ou deux ans avant que j'arrive à la tête du CDN de Besançon Franche-Comté, que je vais quitter en décembre. Il y avait donc pour moi, l'idée de terminer une boucle, pour en entamer une suivante. Entre temps, en 2016, j'ai accompagné Claude dans la mise en scène de sa pièce, *La Fonction Ravel*. Puis chacun a vaqué à ses propres projets, mais l'envie de retravailler ensemble a toujours été présente. Alors quand Claude est revenu vers moi pour me proposer de monter ensemble *Oui* de Berhnard, roman qui me trotte dans la tête depuis un moment, je n'ai pas hésité une seconde, j'ai foncé.

Qu'est-ce qui vous fascine dans cette œuvre pourtant très sombre ?

Célie Pauthe : C'est tout le paradoxe bernhardien. C'est vrai que *Oui*, comme la plupart de ses textes, sont particulièrement noirs. La tragédie et la neurasthénie affleurent de toute part. Mais c'est justement parce qu'il va loin dans le sombre, dans les ténèbres, qu'il est capable de faire jaillir, de manière très aigüe, de vifs éclats lumineux. C'est d'autant plus vrai dans ce roman court quasi autobiographique. D'abord, et c'est assez rare, chez **Bernhard**, il évoque une relation quasi-amoureuse entre un homme et une femme. Il n'y a guère que dans *Des arbres à abattre* que le sujet est abordé. C'est donc très intriguant de voir comment, pour une fois, il fait de l'autre un être vital,

un être qui a la capacité de sauver, ou pas, d'ailleurs. Il y a dans *Oui* quelque que chose de tellement concentré et condensé dans cette relation singulière qu'elle irradie par l'incandescence qui s'en dégage sans que pour autant aucun rapprochement charnel n'existe. Il y a une vraie une ambiguïté dans le rapport au monde du narrateur et le lien qui se crée avec cette femme, la Persane. D'un côté, il y a l'ermite, cet homme qui vit reclus, enfermé dans son travail intellectuel, dont le seul lien avec l'extérieur est la relation privilégiée qu'il entretien avec Moritz, l'agent immobilier, et de l'autre cet être en communion totale d'esprit avec cette inconnue. C'est d'autant plus fascinant que Bernhard a réellement vécu cette histoire. La Persane, Moritz, qui a vendu à l'auteur toutes ses maisons, tous ont existé.

Claude Duparfait : D'une certaine manière, ce qui est tout simplement captivant, c'est la manière dont **Bernhard** fait des transferts affectifs sur son ami Moritz, sur cette femme inconnue. Dans les deux cas, il est impossible de pouvoir réellement définir la teneur de leur relation. Elle est clairement plus qu'amicale, mais elle n'est pas non plus vraiment amoureuse. Cette ambiguïté permanente est le sel et la force de ce texte. Il faut rappeler que tout se passe dans un laps de temps très court, à peine quelques mois. Ils se rencontrent en octobre, elle disparaît en février. Tout est d'une fulgurance, d'une rapidité qui donne le vertige tant à l'auteur qu'au lecteur. Par ailleurs, l'effet miroir entre le narrateur et la Persane renforce cette sensation d'étrangeté, d'étourdissement. Lui se précipite chez Moritz pour ne pas devenir fou et faire la culbute, comme il dit. D'une certaine manière, il tire la sonnette d'alarme, car on sent son goût de la vie, son désir absolu malgré tout de continuer à exister. Bien évidemment, on le comprend très vite, le narrateur est un double déguisé de **Thomas Bernhard**. À travers cette femme, cette étrangère, le narrateur ressent quelque chose de l'ordre de la communauté d'âme, d'esprit. Tout passe par une dimension sensible. Sans se parler, ils se comprennent. L'un comme l'autre pense avoir trouvé enfin le partenaire idéal. L'un comme l'autre sent tout de suite le caractère déterminant de cette rencontre. Lui sera sauvé, elle non. Plus exactement, après avoir tout offert au Suisse qui partage sa vie, s'être laissée totalement aspirer par lui, elle n'a plus de force, elle est fracassée, elle n'a plus d'attache et se laisse sombrer.

Qu'est-ce qui vous plait dans l'écriture de Bernhard ?

Claude Duparfait : Elle est très prenante, je dirais. C'est assez frappant de voir comme ce texte, tout particulièrement, est littérairement très beau. Les descriptions sont du velours. C'est une écriture qu'on ne voit plus trop dans les romans, qui installe une atmosphère. Sa plume est certes poétique, mais elle s'ancre dans le monde. Et ce qui est d'autant plus fort, c'est que ce texte a été écrit en 1980 mais résonne parfaitement dans le contexte politique et social actuel. Tout ce qu'il évoque la peur de l'autre, la montée des extrémismes en Europe, est toujours aussi prégnant. Il a un côté de très intemporel.

Comment adapte-t-on une telle œuvre ?

Célie Pauthe : C'est un travail très complexe, car il y a dans son écriture un côté brut de décoffrage. Ce qui d'ailleurs me plait énormément. Pour l'anecdote, *Oui* est l'un des romans qui m'a vraiment le plus hanté, de Bernhard. Je l'ai lu il y a plus de vingt-cinq ans, et son souvenir est toujours resté très vif. Je crois d'ailleurs que c'est parce qu'il nous confronte à une réalité très dure, très sombre. Il y a chez Bernhard quelque chose de très brut, de très abrupt. C'est toujours très concret. Et en même temps, il y a dans la structure de ce roman une dimension chaotique. Il a donc fallu déstructurer l'œuvre pour lui donner corps sur scène. Avec Claude, c'est vraiment un travail collaboratif, nous avons dû faire des choix très tranchés. Fallait-il que tous les personnages soient au plateau, un souhait de Claude, ou au contraire qu'il n'y ait que le narrateur ? Comment passer d'une époque à l'autre, du réel aux souvenirs ? Nous avons décidé d'un commun accord de centrer l'adaptation sur la

relation vive autant qu'éphémère qui lie le narrateur et la Persane, cette Antigone des temps modernes. L'idée de la vidéo est venue plus tard, comme une manière de montrer les réminiscences qui viennent hanter l'esprit du protagoniste, de faire exister la forêt de Mélèzes comme un personnage à part entière. Elle est le troisième personnage de notre adaptation, car elle est l'endroit où ils se révèlent l'un à l'autre.

Claude Duparfait : Tout d'abord, il est impressionnant de voir comment ce roman nous a tous deux complétement bouleversés. Ce n'est pas forcément l'un de ses grands romans, mais bien un de ceux qui s'insinuent en nous et restent profondément ancrés dans nos esprits. Comme l'a dit Célie, il y avait comme évidence que la trame théâtrale ne pouvait être centrée qu'autour du lien qui unit le narrateur et la Persane et de la forêt qui abrite leurs rendez-vous secrets, leurs aveux, leur cocon où ils peuvent faire tomber le masque, être eux tout simplement. Le plus compliqué pour nous a été de transposer l'extrême sensibilité qui habite l'œuvre de **Bernhard**. Car même s'il est souvent corrosif, il est toujours d'une telle finesse, d'une telle délicatesse… Il fallait que l'on montre comment ces deux êtres sont exposés au monde et à ses meurtrissures. Ils sont à vif. La rencontre avec **Mina Kavani** a été décisive. Nous cherchions une comédienne qui pourrait incarner à l'écran la Persane, ce personnage étrange intense autant que vaporeux. Dès que nous avons croisé le regard de cette actrice iranienne, il y a eu comme une évidence. C'était elle.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Oui d'après Thomas Bernhard
Création le 17 octobre2023 au CDN de Besançon Franche-Comté
Durée 1h30

Tournée
du 24 au 26 octobre 2023 au TNS
du 24 mai au 15 juin 2024 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Traduction de Jean-Claude Hémery
Adaptation et conception de Claude Duparfait Célie Pauthe
Mise en scène de Célie Pauthe assistée d'Antoine Girard
Avec Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani
Scénographie de Guillaume Delaveau
Lumière de Sébastien Michaud
Son d'Aline Loustalot
Vidéo de François Weber
Costumes d'Anaïs Romand
Construction décor – Dominique Lainé, David Chazelet, Antoine Peccard
Directrice technique – Céline Luc
Régisseur général – Jean Michel Arbogast
Régie son et vidéo – Chloé Barbe
Régie lumière – Elias Farkli
Régie plateau – David Chazelet

Oui, d'après Thomas Bernhard, adaptation et conception Claude Duparfait, Célie Pauthe, mise en scène Célie Pauthe. A L'Odéon- Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier 17è.

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

Oui, d'après ***Thomas Bernhard***, traduction ***Jean-Claude Hémery***, adaptation et conception ***Claude Duparfait, Célie Pauthe***, mise en scène ***Célie Pauth***e. Avec à l'image ***Mina Kavani***, scénographie ***Guillaume Delaveau,*** lumière Sébastien Michaud, son ***Aline Loustalot***, vidéo ***François Weber***, costumes ***Anaïs Romand***.

L'auteur autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) vivait entre sa ferme fortifiée d'Ohlsdorf, en Haute Autriche, et Vienne : il a très tôt souhaité « se réveiller et avoir une maison… », le désir de « trouver… une place en ce monde » et de « fonder son propre paysage ».

Le lien métaphorique entre bâtiments concrets et construction intérieure de soi est manifeste, comme la tentative de maîtriser sa propre situation, via des travaux sans fin de restauration. Plus les bâtiments sont délabrés, plus l'auteur/narrateur leur est attaché.

Oui (1978) est la rétrospective autobiographique d'une phase immobilière et de relations de longues années d'amitié, de 1965 à 1975, avec le marchand de biens Karl Hennetmair (H. Höller, *T.B., Une vie*, L'Arche). Dans le récit, celui-ci, nommé Moritz, est en même temps le public auquel se confie le narrateur.

L'écriture fait retour sur la nécessité de raconter, de revenir sur ces années de jeunesse, et sur tous les êtres fréquentés et aimés, avec lesquels il s'est construit. Vieillissement, désillusion, échec, introspection, nulle complaisance articulent cet impitoyable flux verbal.

« La Persane » défunte est à la naissance de la narration, à cette époque où le narrateur s'efforce d'accomplir, de mauvaise grâce, un travail scientifique sur les anticorps dans la nature – le reflet d'une posture et d'une écriture comme empêchées de commencer. Heureusement, il existe la musique de Schumann et la philosophie de Schopenhauer.

La metteuse en scène Célie Pauthe retrouve Thomas Bernhard qu'elle connaît bien et son interprète privilégié – le clairvoyant Claude Duparfait dans le rôle du « narrateur-visionnaire » relatant cet attachement à la Persane, rencontre émouvante qui l'a sauvé de son propre désespoir.

La figure féminine disparue qui non seulement s'est éloignée de son pays, mais étouffe sous l'emprise conjugale, connaît un destin tragique : le Suisse, son mari, achète un mauvais terrain et y bâtit une maison de béton aux « murs humides et froids » pour y enfermer son épouse, « sorte de féminicide par maison interposée », pour la conceptrice.

A l'orée de la représentation, Claude Duparfait, simplement assis sur sa chaise, propose au public de lire un extrait de Schopenhauer, évoquant l'image collective des porcs-épics qui s'attirent puis se repoussent alternativement : « Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent à nouveau… » (*Aphorismes sur la sagesse dans la vie*.)

Sur scène, Claude Duparfait se glisse avec aisance dans le souffle et le phrasé bernhardiens qu'il fait siens, révélateurs de cette névrose obsessionnelle universelle – donner sens à sa vie – et qui alimentent la dynamique poétique si particulière de cette écriture, entre énonciation, répétition, envoûtement et patiente élucidation en cours.

Reviennent à l'esprit du narrateur et à l'image sur écran pour les spectateurs, des souvenirs poignants : les promenades dans la forêt de mélèzes avec la femme secrète, ces lieux où se sont noués des liens – sentiments et regards en accord sur le monde.

Tension – émotion et esthétique – d'une entente non avouée qui s'accomplit dans la Nature avec chants d'oiseaux, bois d'arbres et vent dans les feuilles d'automne, sous la lumière de saison, avec la présence solaire de Mina Kavani, Persane mélancolique marchant près du Narrateur – belle conversation approfondie entre des êtres en alerte, isolés des autres.

Le public entre la scène et l'écran est à l'écoute d'une séance bernhardienne fascinante puisqu'on y voit vivre l'amour et l'amitié, et l'impossibilité que perdure l'accord existentiel éprouvé. De désespoir, le manteau noir de peau retournée, récupéré de la défunte et endossé plus tard par le narrateur, est rageusement jeté à terre en un geste magnifique.

Véronique Hotte

Du 24 mai au 15 juin 2024, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi à ***L'Odéon Théâtre de l'Europe*** – Ateliers Berthier, 1, rue André Suarès Paris 17e. Tél 01 44 85 40 40.

https://www.lemonde.fr/culture/article/2024/05/24/oui-a-l-odeon-theatre-de-l-europe-promenade-cruelle-sous-les-yeux-de-thomas-bernhard_6235287_3246.html

Le Monde

CULTURE • THÉÂTRE

« Oui », à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, promenade cruelle sous les yeux de Thomas Bernhard

Dans une adaptation corrosive et puissante du roman de l'auteur autrichien, servie par l'interprétation du comédien Claude Duparfait, un homme puise dans la vitalité d'une femme, sans lui rendre la pareille.

Par Joëlle Gayot

Publié le 24 mai 2024 à 16h00, modifié à 09h23 · Lecture 3 min.

Mina Kavani et Claude Duparfait, dans « Oui », de Thomas Bernhard, au Centre Dramatique National de Besançon Franche-Comté, en octobre 2023. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Tout n'est que torsions et convulsions chez le comédien Claude Duparfait : bouche en biais, sourcil oblique, jambe désaxée. Pétrifié sur sa chaise avec, à ses pieds, un sac-poubelle et une bouteille d'eau, l'acteur n'interprète pas *Oui*, un roman écrit en 1978 (Gallimard, 1980) par Thomas Bernhard, il l'incorpore. Le verbe se fait chair : c'est l'essence même de l'incarnation. Le corps crispé de Duparfait est torturé par l'acidité des mots ingérés qu'il régurgite, le temps de ce spectacle râpeux mis en scène par Célie Pauthe, qui signe, avec l'acteur, l'adaptation du texte pour le théâtre.

Les deux artistes partagent une même passion pour l'écrivain autrichien sur l'œuvre duquel ils ont déjà travaillé ensemble, en 2012, en portant à la scène le roman *Des arbres à abattre*. Ils savent l'un et l'autre que l'on ne s'aventure pas impunément sur les pas d'un homme connu pour ses furies, ses angoisses, ses exaltations, ses nerfs à vif, sa misanthropie et son incapacité absolue à composer avec les compromis.

Oui démarre donc par l'image saisissante d'un comédien possédé par la langue d'un auteur. Cette langue obsessionnelle passe et repasse par les mêmes scènes dans le but (illusoire) d'en circonscrire et fixer chaque détail. Mais, même maîtrisée par la boucle de ses ressassements, l'écriture n'échappe pas à ce qu'elle tente de dompter : la noirceur et la sauvagerie.

Mort programmée

C'est dans cet état que se trouve aussi le narrateur lorsqu'il se présente au public, englobant les spectateurs dans un *« vous et moi »* qui ne le réconforte qu'à peine. Sa première intervention est d'ailleurs l'exposé d'une parabole déprimante empruntée à Schopenhauer : les porcs-épics, explique

le philosophe, se réchauffent en se serrant mais, à trop s'étreindre, ils se piquent. Le ton est donné : personne ne sauve personne en ce bas monde. Sauf à y laisser sa peau. Voici le propos d'une représentation qui honore, haut la main, la nature viscéralement sincère et tragiquement lucide de Thomas Bernhard.

Ce narrateur, incarné par Claude Duparfait, est donc un homme qu'une femme a autrefois sauvé de la solitude, du désespoir et de la folie. Une Persane, condamnée par son époux (un bâtisseur suisse de centrales électriques) à vivre dans une maison glaciale, sur un terrain humide, au bord d'un cimetière. Une étrangère − elle est née à Chiraz − rencontrée dans un *« bureau à classeurs »* notarial et en qui le héros va reconnaître son double. Avec elle, il marche longuement dans des forêts de mélèzes, dissertant de Schumann, qu'il vénère, et de Schopenhauer, qu'il adule.

Promenades bucoliques par temps clair ou sous la pluie battante. Confidences entre âmes sœurs qui s'allient. Et puis se désunissent. Tandis que l'homme se régénère au feu d'une communion des sensibilités, la femme chemine vers une mort programmée. Sa vie est derrière elle, elle l'a sacrifiée au Suisse qui vient de la quitter après lui avoir bâti une maison carcérale. Elle n'a plus rien à espérer ni du présent ni du futur. Ni même du narrateur. Pourrait-elle se tuer ? lui demande ce dernier. *« Oui »*, répond-elle. Plus tard, elle se jettera sous les roues d'un camion. Son compagnon de promenade n'a pas pu la sauver. L'a-t-il seulement voulu ?

Ecran surdimensionné

L'apparition de la Persane dans la salle du théâtre se fait par le truchement d'un film tourné dans la forêt du mont Poupet, en Franche-Comté, près de Besançon, dont Célie Pauthe a quitté, fin 2023, le Centre dramatique national, qu'elle dirigeait depuis 2013, et où a été créé *Oui*. Sous l'œil de la caméra, la comédienne iranienne Mina Kavani arpente les bois d'un pas vif ou mélancolique. Elle porte des bottes en caoutchouc, un chapeau sombre, et, sur ses épaules, ce manteau noir en peau de mouton que l'héroïne de la fiction, transie de froid, ne quitte jamais. L'actrice n'est pas présente en chair et en os, mais elle crève l'écran. Or, cet écran, disposé en fond de scène, est surdimensionné à dessein par la metteuse en scène.

Sa disproportion (une stratégie habile) souligne le paradoxe cruel de la situation : petitesse de l'homme et grandeur de la femme − la silhouette de Claude Duparfait se ratatine sur elle-même lorsque la vidéo le surplombe. La démesure des images est à la mesure de la culpabilité qui parasite le cerveau du narrateur. Juste retour des choses, se dit-on, face aux remords de celui qui, après avoir pillé la vitalité d'une femme, a gardé pour lui sans vergogne ce goût de vivre qu'elle était en train de perdre.

Noyé dans une brume mortifère, le plateau descend lui aussi aux enfers et se transforme peu à peu en caveau. Claude Duparfait enfile le manteau noir en peau de mouton. Son corps s'effondre. Juste avant, il rappelle au public ce *« Oui »* qui annonçait le suicide. Et ajoute, perfide (ou bien désespéré) : *« Un beau titre. Non ? »* Personne ne rit. C'est au tour du spectateur de rester pétrifié sur son siège. A son tour de se débattre avec la rage qui le possède et n'est pas près de le laisser en paix après le saccage dont il vient d'être le témoin. Une femme est morte. La rage est telle que l'on en oublierait presque qu'il ne s'agit là que de théâtre. C'est dire si ce théâtre est corrosif. Donc actif.

Oui, d'après Thomas Bernhard. Adaptation et conception de Claude Duparfait et Célie Pauthe. Mise en scène de Célie Pauthe. A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Berthier, du 24 mai au 15 juin. Theatre-odeon.eu

Joëlle Gayot

Les Echos

CRITIQUE

Le grand « Oui » de Célie Pauthe à l'Odéon

La metteure en scène signe une adaptation intense et dépouillée du récit tragique de Thomas Bernhard. Une histoire de solitudes, d'amour et de mort, portée avec superbe par Claude Duparfait sur scène et Mina Kavani à l'écran. Créé à Besançon en octobre dernier, ce spectacle rare débarque à Paris aux Ateliers Berthier.

Ajouter à mes articles Commenter Partager Spectacles & Musique

Mila Kavani à l'écran, Claude Duparfait en scène… (© Jean Louis Fernandez)

Par Philippe Chevilley

Publié le 24 mai 2024 à 12:01Mis à jour le 24 mai 2024 à 12:16

L'homme est assis seul en scène. La lumière est encore allumée dans la salle, quand il se lève et prend le public à témoin… Il va lui confier son histoire. Magnifique et tragique. Comment lui, le scientifique solitaire, terré dans sa maison forestière, était au bord de « la culbute ». Et comment, une femme, la Persane, lui a sauvé la vie, avant de mettre fin à la sienne. Oui à l'amour, oui à la mort…

« Oui » (1980) est un récit bref et ardent de Thomas Bernhard, ultranoir mais brillant d'un fol espoir. Dense, minutieusement construit, il a le côté haletant d'un thriller existentiel. Metteure en scène ultrasensible, Célie Pauthe s'en est emparée pour créer son dernier spectacle à Besançon en tant que directrice du CDN. Avec la complicité de Claude Duparfait, comédien bernhardien en diable. Le spectacle est aujourd'hui à l'affiche à Paris, à l'Odéon-Berthier, pour trois semaines.

La Persane est l'épouse iranienne d'un architecte suisse. Le scientifique la rencontre, un jour de désespoir où il est venu vider son sac auprès de son ami agent immobilier. Le couple vient d'acheter le plus mauvais terrain de la localité autrichienne : en pente, humide, toujours à l'ombre. Et le plan de la maison en chantier évoque un tombeau. C'est pour échapper à ce projet mortifère, à ce mari

qui l'a rayée de sa vie, que l'Iranienne accepte de partir tous les jours en promenade dans la forêt avec l'homme.

D'abord les deux misanthropes croient se rencontrer. Ils aiment tous deux la philosophie (Schopenhauer), la musique (Schumann), mais leur idylle va tourner court. L'homme ne peut réchauffer le coeur glacé de la femme, leurs conversations s'épuisent… la Persane renvoie l'homme, elle se terre dans son mausolée. Elle a dit oui au suicide et va l'exécuter…

Beauté du film

Dans la mise en scène tout en tension et en subtilité de Célie Pauthe, la femme n'est pas présente physiquement en scène, mais elle l'est à l'image, incarnée par l'actrice Mina Kavani. Sur un grand écran, au fond de la scène, se déroulent les promenades brumeuses dans la forêt de conifères. La beauté du film en tons gris-vert, le va-et-vient délicat entre l'écran et le plateau abattent la frontière entre théâtre et cinéma. Les spectateurs sont intimement plongés dans le maelstrom des deux âmes brisées.

Claude Duparfait porte au plus haut l'humanité désolée de son personnage, tour à tour exalté et résigné, superbe et misérable. Magnétique, Mina Kavani crève littéralement l'écran et bouleverse dans la scène où, recluse dans sa chambre, dans la pénombre, elle fait ses adieux à l'amour et à la vie. « Oui » est un spectacle rare, qui nous renvoie à notre solitude, à notre besoin de l'autre, un beau geste tragique qui tout à la fois nous console et nous anéantit.

OUI

Théâtre

de Thomas Bernhard.

Mise en scène de Célie Pauthe.

Paris, Odéon

theatre-odeon.eu/fr

du 24 mai au 15 juin 2024.

Durée : 1 h 30

Philippe Chevilley

« Oui » de Thomas Bernhard à l'Odéon : une extraordinaire performance d'acteur

Hélène Kuttner
26 mai 2024

Partager Partager sur Twitter +

Célie Pauthe, metteure en scène, et Claude Duparfait, comédien, ont mis en commun leur passion pour l'auteur autrichien Thomas Bernhard. Dans « Oui », un narrateur en forme de double de l'auteur, misanthrope et mélancolique à souhait, fait la rencontre d'une Iranienne par l'intermédiaire de son seul ami, un agent immobilier. Cette « Persane », mariée à un homme d'affaires suisse, va agir comme une révélation vitale pour le narrateur, en même temps que ce dernier révèle cette étrangère à sa propre intériorité. Incarné par Claude Duparfait sur scène et Mina Kavani à l'écran, le spectacle est d'une fulgurance et d'une émotion totales.

©JeanLouisFernandez

Incarnation

Comment le théâtre, l'adresse aux spectateurs, peuvent-ils agir comme la révélation de l'écriture qui noircit les pages d'un livre ? Par l'incarnation de mots et d'émotions, de pensées philosophiques, d'ironie mordante, de ratiocinations grincheuses et infantiles dont Thomas Bernhard se pose en grand spécialiste. Claude Duparfait, cheveux en bataille et chemise en velours fauve, est assis sur une chaise au centre d'un plateau mis à nu. L'acteur s'adresse au public, à nous, dans une relation d'une complète intimité. Et cette intimité, ce rapport direct au spectateur, alors que les lumières de la salle sont encore allumées, permet au comédien une totale mise à nu de lui-même, derrière les mots de son auteur fétiche. Et ce qui se passe sur le plateau est sidérant d'émotion et de puissance, en commençant par la parabole d'un troupeau de porcs épic, raconté par le philosophe allemand Arthur Schopenhauer, qui passent leur temps à se rapprocher pour se réchauffer en raison du froid, en se piquant, et à s'éloigner, pour survivre, en finissant par garder une distance raisonnable qui leur évite de se blesser. Les êtres humains sont ainsi faits, semble nous avouer dans un demi-sourire le comédien narrateur, qu'ils ne peuvent vivre en solitaires, à moins de devenir fous, mais leurs relations aux autres passent inévitablement par des conflits et des incompréhensions. « La distance

moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les bonnes manières. « Keep your distance » disent les Anglais. »

Apparition

©JeanLouisFernandez

Congelé de solitude à la manière d'un porc-épic, noyé dans une mélancolie et envahi d'une noire misanthropie à l'égard de ses concitoyens autrichiens qu'il exècre, notre narrateur rumine son mal de vivre tout en déployant une lucidité et une cruauté à toute épreuve. Il n'a plus le goût de rien, ni du travail de scientifique et de la recherche sur les anticorps dans la nature, dont il est spécialiste. De sa maison au village, il lui faut traverser un bout de forêt, ce qu'il se décide à faire un beau matin pour visiter le seul ami qui semble trouver grâce à ses yeux, l'agent immobilier Moritz qui fait office de thérapeute silencieux. Quand survient un couple de « Suisses », c'est la vie, la lumière qui pénètre soudain dans le corps et le coeur du narrateur hypnotisé par « La Persane », l'épouse de l'entrepreneur suisse. De cette rencontre insolite avec une personne d'origine étrangère, et sans qu'aucun mot ne soit prononcé entre eux au début, va naître un compagnonnage sentimental, musical, philosophique et amoureux. Ces deux-là se trouvent et ne vont plus se quitter, poursuivant de longues promenades dans la forêt de mélèzes, échangeant sur leurs goûts communs : la philosophie de Schopenhauer, la poésie perse, la musique pour piano de Schumann.

Sursaut vital

©JeanLouisFernandez

Alors que la « Persane » lui confie sa vie malheureuse avec un mari qui est en train de lui construire une maison en forme de tombeau, le narrateur reprend aussi foi en la vie et cet échange vital profite également au narrateur et à la femme. Pour autant, si cette rencontre va permettre à l'homme de retourner à ses occupations et à la vie, elle déclenchera une tragique prise de conscience chez la femme. La force de la mise en scène de Célie Pauthe est de placer ses acteurs dans une scénographie d'une totale sobriété. Le choix de faire jouer les deux comédiens dans un film, lors des promenades en forêt, se révèle d'une pertinence judicieuse : l'image, les plans larges sur les silhouettes romantiques, les gros plans sur le visage de Mina Kavani, d'une puissance et d'une beauté tragique, agissent comme une vision fantasmée, un souvenir mélancolique et en même temps fantastique. Claude Duparfait, magistral, accompagne les images du film, doublant les répliques, le corps vibrant, électrique, le visage et les mains sans cesse mobiles. La diction des comédiens est plus que parfaite et nous saisissons chaque mot, chaque virgule. Dès lors, le spectacle ressemble à un voyage, entre la Suisse, l'Autriche et l'Iran, peuplé de fantômes et de créatures rêvées, mais aussi de personnages au visage grimaçant, xénophobes, qui exècrent les étrangers. Entre ces deux mondes, le récit de Bernhard est ici magnifié par l'art d'un théâtre romantique et totalement exaltant.

Hélène Kuttner

critiquetheatreclau.com

Oui d'après Thomas Bernhard adaptation et conception Claude Duparfait et Célie Pauthe mise en scène Célie Pauthe

27 Mai 2024

©JeanLouisFernandez

Puissant, Poétique, Bouleversant.

Claude Duparfait nous ensorcelle et nous bouleverse, sa voix envahie l'espace, ses mots viennent nous frapper en plein cœur à travers ce texte de Thomas Bernhard qui nous fait vibrer et nous émeut au plus profond de nous-même.

Notre héros, chercheur sur les anticorps dans la nature, dépressif et suicidaire, vit seul dans la campagne reculée, Schopenhauer et la musique de Schumann sont ses seuls compagnons…

Un jour de grande déprime, au bord du précipice, notre homme se rend chez son ami agent immobilier Moritz où une rencontre inespérée va changer le cours de son existence.

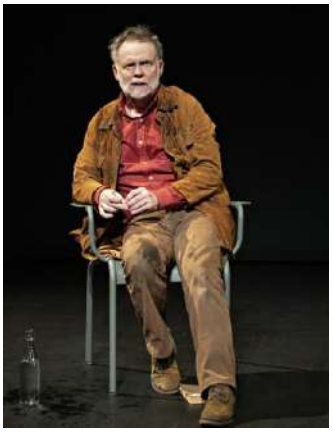
Un couple de suisse acquéreur d'un terrain invendable fait éruption. Qui sont donc ces gens curieux et intrigants dont la femme nommée *la Persane* va raviver au premier regard les désirs et le goût à la vie de notre homme. Sa vie va être bouleversée par cette rencontre avec la Persane, cette femme va le sauver de la folie et se révéler être son alter ego intellectuel.

Quelques années plus tard, cet homme nous fait revivre cette rencontre inoubliable qui a marqué sa vie. *La Persane* a sauvé cet homme mais lui en retour n'a su en faire autant.

Un récit d'une grande beauté, puissant, poétique et bouleversant.

Tout commence par un texte de Schopenhauer, une belle et éloquente introduction à cette étrange et fascinante rencontre.' autrichien Thomas Bernhard, paru en 1978.

"Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. Quand le besoin de se chauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de façon qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux souffrances, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. » Arthur Schopenhauer, Parerga et Paralipomena (Suppléments et omissions), 1908.



Céline Pauthe et Claude Duparfait ont une passion commune de longue date pour Thomas Bernhard. En 2012, ils nous avaient ravi avec *Les arbres à abattre*.

Aujourd'hui, ils nous présentent cette histoire où deux être perdus dans les méandres de la solitude se retrouvent pendant de longues promenades en forêt dans une intimité et une complicité qui allègent leurs angoisses et leur solitude.

« aujourd'hui, je ne sais plus combien de promenades j'ai faites avec elle, mais je suis allé me promener avec elle tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, .. »

Une mise en scène orchestrée avec grande minutie, nous plonge dans un monde entre le souvenir et le présent. Les rencontres entre ces deux êtres apparaissent comme dans un rêve à travers des vidéos retraçant leurs errances au milieu d'une forêt de mélèzes.

La force et la puissance des mots de Thomas Bernhard est intensifiée par la poésie de Forough Farrokhzah que nous fait découvrir cette femme énigmatique la *Persane* interprétée par la magnifique et talentueuse Mina Kavani.

Une magnifique adaptation, dans une scénographie sobre où les souvenirs du narrateur nous mènent avec émotions dans la foret parfonde à l'encontre de l'intimité deux êtres perdus, tous deux accompagnés par la musique de Schumann.

Claudine Arrazat.

Traduction Jean-Claude Hémery / Assistanat à la mise en scène Antoine Girard / Lumière Sébastien Michaud / Son Aline Loustalot / Vidéo François Weber / Costumes Anaïs Romand / Accompagnement scénographique Guillaume Delaveau / Film avec Mina Kavani et Claude Duparfait / Ecriture Claude Duparfait et Célie Pauthe / Réalisation Célie Pauthe / cheffe opératrice Irina Lubtchansky

Créé le 17 octobre 2023 au CDN Besançon Franche-Comté production CDN Besançon Franche-Comté Thomas Bernhard est représenté par L'Arche, agence théâtrale www.arche-editeur.com

24 mai – 15 juin 2024 Odéon Aux Ateliers Berthier 75017

Photos © Jean-Louis Fernandez

la terrasse

THÉÂTRE - CRITIQUE

Claude Duparfait et Célie Pauthe adaptent le percutant et émouvant récit de Thomas Bernhard, « Oui »

Publié le 27 mai 2024 - N° 322

Claude Duparfait et Célie Pauthe adaptent le percutant et émouvant récit d'un amour impossible au milieu des mélèzes. Avec Mina Kavani à l'écran, seul en scène, Claude Duparfait est éblouissant.

Tout commence entre causerie et conversation, autour de la célèbre parabole des porcs-épics imaginée par Schopenhauer dans les *Parerga et paralipomena*. Pleins feux sur la salle et la scène : Claude Duparfait est assis et propose au public de partager cette exquise vignette animalière dans laquelle le philosophe explique à sa manière l'insociable sociabilité humaine. *« Le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. »* Claude Duparfait ne dit pas la phrase qui suit cet extrait : *« celui qui possède assez de chaleur intérieure propre préfère rester en dehors de la société pour ne pas éprouver de désagréments, ni en causer »*, sans doute parce que le narrateur en vit les paradoxaux tourments et en expose l'amère incertitude. La misanthropie est une carapace mais n'est pas un viatique. Pour s'aller promener entre les mélèzes de la forêt obscure et boueuse, il faut, sinon un guide comme Béatrice pour Dante, au moins une compagne, comme La Persane pour le Narrateur. Mais si La Persane parvient à le sauver et à lui rendre le goût de la philosophie, de Schumann et du travail intellectuel, le Narrateur ne réussit pas à lui redonner le goût de vivre. Ces deux solitudes n'ont

connu que l'espoir d'une clairière ; impossible de vivre au milieu des hommes quand ils sont si méchants.

Acteurs solaires

Le texte de la pièce, adapté par Claude Duparfait et Célie Pauthe à partir du roman de Thomas Bernhard, est d'une noirceur terrifiante. On frémit au récit du racisme et de la bêtise étroite qui rejettent La Persane aux marges du village ; on tremble à la description de ce fascisme larvé au milieu duquel étouffent ces deux lucioles ; on blêmit à l'évocation du sadisme et de la mâle impudence du mari de La Persane, bétonneur d'apocalypse : comment risquer de s'aimer encore lorsque tout conspire à la destruction ? Les ruines promises aujourd'hui par la guerre et l'ascension prospère des Arturo Ui partout en Europe rendent la menace décrite par le texte encore plus aiguë : à qui dire encore oui dans la cacophonie assourdissante du négatif ? Le film projeté sur l'écran de fond de scène donne à voir la beauté des promenades amoureuses entre la magnifique Mina Kavani et Claude Duparfait. Celui-ci est sur scène, implacablement seul et absolument fascinant dans l'interprétation de cette partition terrible. On sait le talent de ce comédien ; il est ici au sommet de son art : poignant et cruel, misérable et sublime, glorieux dans sa défaite, vibrant dans son inquiétude existentielle, d'une efficacité dramatique et d'une limpidité impressionnantes. L'épure sophistiquée de la scénographie, l'intelligence du dialogue entre scène et écran, récit et méditation, analyse et émotion, la qualité de l'adaptation, la verve et la vivacité de ce soliloque malheureux réussissent le tour de force de donner foi en ce à quoi le Narrateur semble renoncer : acquiescer et aimer, ne serait-ce que pour avoir le bonheur d'avoir quelqu'un à perdre et quelque chose à regretter.

Catherine Robert

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Oui
du vendredi 24 mai 2024 au samedi 15 juin 2024
L'Odéon-Théâtre de l'Europe
1, rue André-Suarès, 75017 Paris

Du mardi au samedi à 20h ; dimanche à 15h. Tél. : 01 44 85 40 40. Durée : 1h30.

« Oui », une rencontre tourmentée sous le regard acéré de Thomas Bernhard

Par **Amaury Jacquet** - 27 mai 2024

Claude Duparfait © Jean-Louis Fernandez

« Oui », une rencontre tourmentée sous le regard acéré de Thomas Bernhard

L'œuvre de **Thomas Bernhard** brûle d'une rage dévastatrice et se débat à la fois contre et avec le poids d'une culture emprunte de traditions, de chaos et de contradictions. Une hargne propre à dénoncer une société mortifère, gangrénée par sa lâcheté collective, et qui s'efforçait de cacher son passé historique dans lequel elle s'était compromise.

Attaquant violemment son Autriche natale et ses intellectuels, Bernhard témoigne aussi de nos sociétés occidentales écrasées par le poids de la culture muséifiée et conformiste dont elles se servent comme expiation à leur médiocrité et à leur vide spirituel.

Cet emportement verbal qui procède chez le dramaturge d'une impossibilité viscérale à supporter le monde tel qu'il va, est celui d'une voix solitaire, qui butte et s'obstine, soutenue par le seul combat obstiné de l'artiste, jusqu'au risque de sa détestation et de son autodestruction.

Dans Oui, roman publié en 1978, le narrateur (**Thomas Bernhard**) raconte sa rencontre dans un village perdu de Haute-Autriche avec une autre solitude : une femme, la « Persane », incarnée à l'image par **Mina Kavani.** Une fois la relation derrière lui, l'homme se souvient des promenades partagées dans la forêt de mélèzes avec elle, tout aussi passionnée que lui par la musique de **Robert Schumann** et la philosophie d'**Arthur Schopenhauer**, et interroge les traces qu'elles ont laissées en lui.

Une interprétation de haut vol

Car ce fut comme un jeu de miroirs entre les deux au cours de leur relation, l'un et l'autre étant aussi perdus que désemparés. Deux êtres pétris de solitude : lui, enfermé dans ses obsessions et sa misanthropie ; elle, épouse délaissée et bientôt abandonnée par un riche homme d'affaires venu bâtir, dans un endroit désolé, une maison de béton qui a tout d'une prison.

En fond de scène et pour accompagner épisodiquement cette introspection, des séquences filmées dans la forêt automnale sont projetées, dévoilant deux silhouettes s'y engouffrant.

D'une écriture aussi sensible que musicale, ironique et poétique, à l'acuité implacable, **Bernhard** scrute jusqu'à l'os l'élan en embuscade aussi bien que l'échec qui lient cet homme et cette femme. De cette spirale rétrospective, hantée par la mémoire de la Persane, c'est la voix de l'éreintement qui se fait entendre entre le sursaut avorté et la déraison d'une intelligence mise à mal qui tourne à vide, imprimant irréductiblement une absurdité de l'existence.

Miroir aussi d'un monde en décomposition, dépourvu de tout esprit, aux relents xénophobes, qu'incarne une contrée retirée, porteuse en son sein d'un véritable étouffement de la chair, d'un enfermement mental et d'une solitude sacrificielle.

Claude Duparfait, dans une incarnation totale et magistrale, porte de tout son corps désarticulé et à l'abri d'une intonation à la résonance si justement habitée, toute l'intranquillité Bernhardienne et son anéantissement. Du grand art. Bravo !

Dates : du 24 mai au 15 juin 2024 – **Lieu** : Ateliers Berthier (Paris 17ème)
Mise en scène : Célie Pauthe

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Claude Duparfait rallume les feux de Thomas Bernhard

Sous la direction de Célie Pauthe, le comédien s'empare avec aisance et brio de *Oui*, ce roman aussi méconnu qu'envoûtant de l'auteur autrichien où l'espoir déçu de l'amour se fait bouleversant.

« Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de çà et là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. » **Son exploration de Thomas Bernhard, Claude Duparfait la commence ainsi, par un aphorisme d'Arthur Schopenhauer, extrait de son ouvrage *Parerga et Paralipomena*.** Loin d'être vulgairement cuistre, cette métaphore animale dit beaucoup de ce qui va suivre, de cette difficulté qu'ont les êtres, souvent, à trouver la *bonne* distance pour se soutenir sans se blesser, pour se faire du bien sans se faire de mal. **Dans *Oui*, qui reste comme l'un de ses textes les plus courts et méconnus, l'auteur autrichien ne cesse d'apprivoiser, de sonder, d'expérimenter cette distance, celle qui sépare son narrateur d'une femme, La Persane**, de laquelle, sans tout à fait l'avouer et sans même prononcer le mot « amour », il s'est épris, et à laquelle il rend un hommage que, d'emblée, on devine posthume.

Cette femme, le narrateur de Bernhard la rencontre par surprise, à la faveur d'une visite chez son ami Moritz, agent immobilier de son état. Alors qu'il se confie sur son *« traquenard mental »*, l'homme est interrompu par l'arrivée des *« Suisses »*, un étranger et son épouse, bien décidés à acquérir à prix d'or un terrain, *« un pré en pente, humide et froid, plongé dans l'ombre la plus grande partie de la journée »*, dont personne n'a jamais voulu. Pendant que son mari, tout à son affaire, déballe les plans de la maison à l'allure carcérale qu'il envisage de construire, la femme, lovée dans son manteau en peau de mouton noir qu'elle ne quittera plus, le regarde avec des yeux *« pleins de haine et d'ennui »*. Et le narrateur, juste avant qu'ils ne partent, de se précipiter pour lui proposer, de la façon la plus impromptue qui soit, une balade dans la forêt de mélèzes, ces conifères, les seuls

d'Europe, qui perdent leurs aiguilles à l'automne. Entre eux, va alors se nouer une relation subtile et sublime, rythmée par ces balades où les confidences, d'abord échangées quotidiennement, vont peu à peu s'espacer.

En fins connaisseurs, pour ne pas dire amoureux, de Thomas Bernhard, dont ils avaient déjà monté ensemble, et avec brio, *Des arbres à abattre* en 2013, **Célie Pauthe et Claude Duparfait adaptent cette oeuvre à la manière d'une conversation-confession univoque entre un intellectuel et son public**. Grâce à leur cheminement, mu par une force tranquille et une précision patiente, le texte de l'auteur autrichien, aussi désespéré *in fine* soit-il, apparaît moins nihiliste que certains de ses autres écrits, bercé par l'espoir déçu, mais l'espoir quand même, de la rencontre et de l'amour. En son sein, battent les coeurs de deux solitudes, l'un reclus dans sa maison hostile où il n'arrive même plus à se consacrer à son travail sur *« les anticorps dans la nature »*, l'autre promise à un cercueil de béton en phase d'élaboration, comme symbole de la relation conjugale mortifère où elle dépérit ; en son centre, s'agitent deux forces centrifuges, animées par l'hostilité d'un monde *« inhumain et mortel »* et réunies par la folle espérance de pouvoir venir au secours l'un de l'autre. À travers ce tombeau littéraire, traversé de part en part par la musique de Schumann et les références à Schopenhauer, Thomas Bernhard décrit, comme peu d'autres avant lui, avec une pudeur matinée de radicalité, l'affinité intellectuelle qui peut naître entre deux êtres, jusqu'à constituer le ciment de leur union, mais aussi la dynamique mortifère, et forcément déceptive, qui transforme l'autre en impossible sauveur de soi, comme l'amour aveuglant peut parfois le laisser à penser.

Dans les méandres obsessionnels de l'écrivain autrichien, Claude Duparfait se fond avec l'aisance du caméléon scénique qu'il est. Finement dirigé par Célie Pauthe, il parvient, grâce à son phraser si particulier, à souligner les pleins et les déliés de son écriture, jusqu'à se transformer en explorateur magnétique de son cheminement de pensée. Dans sa présence scénique, le comédien réussit également à inviter cette dimension plus touchante, presque vulnérable, qui sous-tend, de façon très discrète, le texte de Bernhard et fait de la réminiscence d'un temps passé, à la fois béni et révolu, le point d'appui de sa réflexion. **Soutenue par les lumières de Sébastien Michaud, sa performance se trouve augmentée par le dialogue fécond qu'elle entretient avec les passages vidéos réalisés par Célie Pauthe.** Apparitions rêvées de la forêt de mélèzes, toujours soumise à une photographie qui la rend évanescente, presque irréelle, et à un temps pluvieux, ils donnent un visage, et une voix, à La Persane, qui y apparaît sous les traits de **Mina Kavani**. Énigmatique et sublime, la comédienne y campe, avec intensité, une femme tout à la fois dévastée et puissante, sombre et solaire, et finit d'offrir à Célie Pauthe, pour sa dernière création en tant que directrice du CDN de Besançon, l'une de ses compositions théâtrales les plus envoûtantes.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Oui
D'après Thomas Bernhard
Traduction Jean-Claude Hémery
Adaptation et conception Claude Duparfait, Célie Pauthe
Mise en scène Célie Pauthe
Avec Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani
Assistanat à la mise en scène Antoine Girard
Lumières Sébastien Michaud
Son Aline Loustalot
Vidéo François Weber
Costumes Anaïs Romand
Accompagnement scénographique Guillaume Delaveau

Réalisation du film Célie Pauthe
Cheffe opératrice Irina Lubtchansky

Production CDN Besançon Franche-Comté
Coproduction TPR – Centre neuchâtelois des arts vivants

Thomas Bernhard est représenté par L'Arche, agence théâtrale.

Durée : 1h30

CDN Besançon Franche-Comté
du 17 au 21 octobre 2023

Théâtre national de Strasbourg
du 24 au 28 octobre

Odéon – Théâtre de l'Europe, Paris
du 24 mai au 15 juin 2024

27 mai 2024par Vincent Bouquet

Claude Duparfait adapte Oui de Thomas Bernhard aux Ateliers Berthier - (27/05/24)

Claude Duparfait et la metteuse en scène Célie Pauthe sont des inconditionnels de l'oeuvre de Thomas Bernhard. Après Des arbres à abattre (2013), ils adaptent *Oui*, un récit qui occupe une place très particulière dans les écrits de l'auteur autrichien.

"Les cyniques sont ceux qui s'accommodent de la réalité et ne se mettent pas en colère. J'aime chez Thomas Bernhard cet état d'intranquillité dans lequel il est..."

>> Lire l'interview en intégralité dans Théâtral magazine N°105

Jean-François Mondot

***Oui,** de Thomas Bernhard, adaptation Claude Duparfait et Célie Pauthe, mise en scène Célie Pauthe avec Claude Duparfait et à l'image Mina Kavani. Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 24/05 au 15/06*